



## JOURNÉES LIBERTAIRES



**LES  
LIBERTAIRES  
ENTRE  
SAONE  
ET  
RHONE**

# ATTENTION DOSSIERS

## LES LIBERTAIRES ET LE SYNDICALISME

Nous vous avons annoncé dans le précédent numéro que nous allions préparer un dossier ayant pour thème: « Les Libertaires et le Syndicalisme ». Manque de temps pour le préparer, sortie du dossier « Les libertaires entre Saône et Rhône » pour les journées libertaires, et ce dossier Syndicalisme n'a pas pu sortir. Nous avons déjà reçu quelques contributions, et nous espérons que, malgré les journées libertaires et la sortie de ce numéro, nous aurons le temps d'y travailler.

De toute façon, si vous êtes intéressés par ce sujet, vous pouvez toujours nous envoyer vos contributions.

## L'EDUCATION LIBERTAIRE

En vue de la réalisation d'un dossier sur l'éducation libertaire et ses pratiques, dans un numéro à venir, nous aimerions recevoir vos contributions (avant la mi-septembre) dans ce domaine:

- expériences diverses vécues, dans et/ou en dehors de la structure familiale.
- expériences concernant l'école, dans et hors Education nationale, ainsi que d'autres expériences de vie plus globales (je pense, par exemple aux lieux de vie, aux structures plus souples, du type colonies de vacances, centres sociaux, crèches etc...).
- des avis, des engueulades, des prises de position sur le système Education nationale, sa querelle privé-public, ses luttes syndicales (lesquelles et pourquoi?), ses possibilités de transformation (est-ce nécessaire?), sa non-vie, etc...
- des points de vue plus théoriques sur l'éducation libertaire (quel pouvoir parental? Fabrique-t-on des petits anars? Peut-on « fabriquer » les enfants en « les » éduquant, ou est-ce les enfants qui nous montrent nos limites, à nous adultes beaux-parleurs? Est-ce nécessaire d'avoir un point de vue libertaire sur l'éducation? Y a-t-il des spécialistes de l'éducation? Et le grand soir? etc...)
- et tout ce qu'on a oublié, tout ce que vous avez à dire sur le sujet.

### **I.R.L. : INFORMATIONS ET REFLEXIONS LIBERTAIRES** Journal d'expressions libertaires

**Directeur de publication:**  
Alain Thévenet

**Commission paritaire:** 55270

**ISSN:** 0398-5725

**Imprimé par**  
BOSC Frères - Lyon  
Dépôt légal n. 7909

**Rédaction et administration:**  
IRL c/o ACLR 13 rue Pierre Blanc  
69001 LYON  
**IRL - Rédaction Parisienne:**  
c/o Max Nettelau 15 rue Gracieuse  
75005 PARIS

  
**Conception graphique et réalisation:**  
IRL-Atelier de Création Libertaire

#### **ABONNEMENT**

5 numéros (1 an) : 70 F  
10 numéros (2 ans) : 140 F  
De soutien (2 ans) : 200 F  
Diffusion militante (5 exemplaires pendant 1 an) : 300 F  
(ajouter 10 F pour l'étranger)

**Pour vos versements:**  
IRL CCP 4 150 95 N LYON

**NOTE:** Le numéro qui figure en haut et à droite de votre adresse sur l'enveloppe d'expédition est le numéro du dernier IRL que vous devriez recevoir. Nous vous demandons de bien vouloir vous réabonner dès que votre abonnement arrive à échéance.

# S O M M A I R E

DEUXIEMES JOURNEES LIBERTAIRES DE LYON ..... page 3

DOSSIER: LES LIBERTAIRES ENTRE SAONE ET RHONE ..... pages 4 à 15

TRAFFIC MONSTRE A LA CROIX - ROUSSE ..... page 16

BONJOUR LA CULTURE ..... page 17

B.D.: LE CONTE DE LA NUIT NOIRE..... pages 18 à 19

#### MILLES ET UNE PENSEES LIBERTAIRES:

LA PLACE DU PROJET INTERCULTUREL DANS LA SOCIETE FUTURE

OU COMMENT DECOLONISER LA PENSEE LIBERTAIRE ..... page 21

SOLIDARITE AVEC LE PEUPLE KANAK EN LUTTE ..... pages 22 et 23

KANAKY QUELLE SOLIDARITE..... pages 24 et 25

EST - INFOS ..... pages 26 à 29

CINEMA ET NAZISME ..... pages 30 à 32

DEBAT: TOUT LE TRAVAIL AUX TRAVAILLEURS ..... page 34

COURRIER DES LECTEURS..... page 35

# J O U R N É E S L I B E R T A I R E S 1 8 - 1 9 M A I 8 5

Quatre ans après les premières Journées Libertaires de Lyon, nous avons décidé de retenter cette expérience. Nous sentons en effet le besoin de rencontrer les anarchistes et les libertaires de Lyon, de la région Rhône-Alpes, des autres villes et régions de France et, pourquoi pas, d'ailleurs, car nous voulons confronter nos analyses, nos pratiques, nos évolutions.

Ces Journées, qui se dérouleront comme il y a quatre ans, dans un des cadres les plus agréables de Lyon, au milieu de la verdure, des arbres, dans le silence d'un coin retiré du centre ville, nous serviront à faire connaître davantage nos idées et pratiques à un public, nous l'espérons, plus large que celui des militants. En outre, elles nous permettront de réaliser collectivement — ou le plus collectivement possible — une initiative qui renforce les liens entre les divers groupes, individus et initiatives libertaires locales, nationales et même internationales.

En effet, le caractère non formel, et pourtant organisé, de ces Journées permettra de se rencontrer, d'échanger nos idées et pratiques, ce qui est rarement possible étant donné notre dispersion «géographique». Ces deux jours devraient permettre au «mouvement», sans exclusive d'aucune sorte, de se retrouver dans un lieu ouvert aux débats, rencontres, informations, échanges entre les divers courants anarchistes...

C'est dans ce but que nous avons lancé des invitations à tous les groupes, initiatives, et aussi à tous les périodiques pour qu'ils relaient l'information, bref à tous ceux dont nous avons les coordonnées. Et nous renouvelons bien évidemment cette invitation à tous les lecteurs-lectrices d'IRL.

Enfin, nous espérons que nous passerons ensemble ce week-end riche en débats, en sensations, en échanges de toutes sortes. Plus nous serons nombreux et plus nous connaîtrons les diverses réalités que nous vivons et aussi plus nous renforcerons notre volonté de nous battre pour une société libertaire.

**SAMEDI 18 MAI:** Anarchisme et Tiers Monde (Habib, IRL Paris) / Immigration, racisme, luttes antiracistes (Abdel et Léa, IRL Paris) / Un syndicalisme différent (Groupe syndicaliste libertaire) / Transformation sociale et mode d'organisation anarchiste / Le CUL, un collectif de quartier.

**DIMANCHE 19 MAI:** Education libertaire? (Groupe Lycéens-Etudiants) / Les Anarchistes dans les syndicats (groupe syndicaliste libertaire) / Rôles culturels et rôles sexuels (IRL Lyon) / Médias et Cultures libertaires (IRL Lyon) / Kanaky, luttes anticoloniales et solidarité libertaire (Daniel Guerrier du COJRA et de l'AISDPKanak).

En outre, une délégation de mineurs licenciés de la région de Derby, en Angleterre, sera présente pour parler de la répression et de la solidarité internationale nécessaire pour lui faire face.

Une animation musicale est prévue, ainsi que des stands de presse, expositions, buvettes, garderie pour les mômes. Vidéo non stop durant les deux jours ainsi que pendant la semaine du 10 au 17 mai à la librairie La Gryffe.

Le mardi 14 mai, à 20 heures, au cinéma Le Zola, cours Emile Zola à Villeurbanne (métro République), projection du film «Le couteau dans la tête» de Reinard Hauff. La projection sera suivie d'un débat.

Participation aux frais: 40 francs pour les deux jours, 30 francs pour une journée.

Hébergement possible: écrire à ACLR, 13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon ou téléphoner au 16 (7) 861.02.25. Prévoir des duvets.

## I N V I T A T I O N

# Les libertaires entre Saône et Rhône



(photo Mimmo)

**F**ortement ancré sur la Croix-Rousse, le mouvement libertaire lyonnais, si riche et si dynamique, c'est :

Les « hauts lyonnais de l'anarchie » — en livres, en débats et au quotidien — avec La Gryffe et le C.U.L.; les « produits » militants locaux, avec IRL; les multiples regroupements, des syndicalistes, en passant par les insoumis ou les squatters...

Et puis, une qualité dans les rapports humains qui conjugue « militant » avec « pas triste et pourtant sérieux », qui pose « libertaire » au niveau du « vécu », pas seulement du « dit » ou du « lu »...

Et aussi, une certaine douceur de vivre, les grands appartements hauts perchés où résonnent en permanence les rires des copains et de leurs impressionnantes tablées, le communaud au terrasses ensoleillées des canis, entre deux babasses...

Au total, un mouvement dans lequel il fait bon vivre et lutter!

\*\*\*

Composé d'interviews recueillis auprès des divers regroupements libertaires lyonnais ou de textes écrits par eux-mêmes, le dossier que voici vise à présenter successivement chaque composante de la Coordination libertaire, puis quelques groupes qui ont choisi de ne pas en faire partie, enfin une réflexion sur le mode d'organisation libertaire existant à Lyon depuis une dizaine d'années.

Dossier réalisé  
par Et. Consort et Vanina  
De la Rédaction parisienne d'IRL

# Au cœur du mouvement la Coordo

**D**epuis une dizaine d'années, divers rassemblements ont successivement existé à Lyon : l'« Association », le Collectif libertaire, la Coordination libertaire. Ils regroupaient des individus qui ne représentaient qu'eux-mêmes, les organisations libertaires nationales n'étant, quant à elles, que faiblement représentées, voir inexistantes dans le mouvement libertaire lyonnais.

La nécessité d'assurer la liaison entre des structures (telles que La Gryffe, IRL ou le CUL), des groupes (étudiants-lycéens, femmes, syndicalistes) et des individus, la nécessité aussi de développer une expression, une apparition et une activité politiques communes sur Lyon a amené, en octobre 1984, la création d'une nouvelle Coordination libertaire.

Contrairement aux structures précédentes, cette Coordination est surtout composée de délégués qui représentent la plupart des regroupements existant dans le mouvement lyonnais. Elle réunit, tous les quinze jours, sur un ordre du jour précis, des personnes mandatées par les groupes ainsi que des individus.

Cette « formule » laisse à chaque composante son entière autonomie : elle préserve l'identité des groupes (tout ce qui fait leur vie et leur histoire) et les choix spécifiques des activités qu'ils développent. Elle a pour but de faciliter la diffusion des idées anarchistes sur Lyon et d'impulser davantage d'actions rassemblant la majeure partie des libertaires lyonnais. Elle permet également de faire circuler une information entre les groupes sur des actions ponctuelles (par exemple, sur l'activité des comités créés en soutien à Valastro, Fedele, Jaudon ou Toumi, ou encore au peuple Kanak). Enfin, elle organise elle-même des réunions de soutien (comme celle aux mineurs anglais)... et, les 18 et 19 mai, elle vous convie aux deuxièmes Journées libertaires lyonnaises.

Fantômettes

## Librairie LIBERTAIRE La Gryffe

La Gryffe est née en mars 1978, au terme d'une série de discussions au sein du mouvement libertaire lyonnais. Cela correspondait à la fois à des désirs individuels, à une volonté générale d'ouverture sur l'extérieur et à des possibilités militantes réelles au plan local. Nous voulions apparaître publiquement autrement que par des interventions ponctuelles ou militantes classiques et mettre en place des activités pratiques suivies, quotidiennes, non sectaires, largement ouvertes sur l'extérieur.

L'époque le permettait ou rendait le projet évident. La crise n'avait pas encore fait sentir tous ses effets, les idées de transformation sociale n'avaient pas été disqualifiées par les illusions gouvernementales. Antimilitarisme, écologie, mouvement des femmes, luttes ouvrières, etc... étaient encore vivantes. Leur caractère anti-autoritaire pouvait laisser espérer le développement d'un mouvement plus large où la Gryffe pouvait jouer un rôle utile comme lieu de rencontres, de discussions et de diffusion des idées libertaires. Par son mode de fonctionnement collectif et libertaire, la librairie venait également prendre sa place dans les tentatives d'alors pour développer des alternatives dans tous les aspects de la vie (mouvement commu-

nautaire, écoles parallèles, restaurant, imprimerie autogérée, etc...). Pour la vingtaine de militants du départ, les points de base étaient la discussion et l'auto-régulation du partage des tâches, du choix des orientations immédiates et lointaines, de toutes les prises de décision grandes ou petites.

### SEPT ANS PLUS TARD QU'EN EST-IL DU PROJET INITIAL?

Le paysage militant et social a bien changé. Les mouvements sociaux nés à la fin des années soixante se sont effondrés les uns après les autres sous les doubles coups de la crise et de l'utopie électoraliste. La Gryffe a vu disparaître autour d'elle un grand nombre des projets alternatifs comme des mouvements de luttes des années précédentes. Parallèlement cependant, le mouvement libertaire proprement dit a pris sur Lyon de la consistance, offrant, en attendant des temps meilleurs, un espace social suffisamment vaste et complexe pour que le projet initial de la Gryffe n'ait pas à être radicalement modifié.

En liaison avec les composantes et structures du mouvement libertaire lyonnais, le collectif de la Gryffe a

conservé l'essentiel de sa volonté militante initiale et surtout le caractère libertaire de son fonctionnement.

De la même manière, la librairie a organisé depuis 7 ans une soixantaine de débats ou expositions sur des thèmes spécifiquement anarchistes (May Picqueray, Daniel Guérin, Emma Goldman...), soient dignes d'intérêts à des titres divers (Géopolitique, aide alimentaire, luttes de libération nationales, Corse, Kanaks, Solidarnosc, URSS, féminisme, prostitution, et bien d'autres encore) qui posaient et posent toujours des problèmes concrets à l'ensemble du mouvement social.

Un catalogue des titres disponibles à la librairie est en cours de réalisation concernant l'anarchisme, mouvements ouvriers et mouvements sociaux de France et d'ailleurs, féminisme, écologie, tiers-monde, éducations, sciences humaines, livres pour enfants et littérature.

L'existence, redoutée par certains (et à juste titre) d'un permanent, tout en assurant le suivi de la gestion n'a pas empêché ou suppléé l'investissement collectif des militants de la librairie. Au noyau stable de l'équipe initiale (8 à 10 personnes) habitué, au fil des années, à dégager en permanence le consensus nécessaire à un fonctionnement collectif, de nombreux copines et copains ont pu s'intégrer peu à peu, souvent par une participation concrète limitée, mais qui, ajoutée aux autres, a permis le développement et l'ouverture régulière, six jours sur sept, de la librairie. C'est ainsi que, de 500 au départ, le fonds de livres a pu passer à plus de 5000 aujourd'hui, ceci sans dettes et... sans subvention.

En adhérant à la Coordination Libertaire de Lyon en octobre 1984, la librairie la Gryffe espère bien poursuivre encore longtemps ses activités sur la base des objectifs et du mode de fonctionnement qu'elle s'est donnés, en tenant bon, pour le moment, face au grand vent réactionnaire qui souffle d'un peu partout, et en attendant que les luttes anti-capitalistes et anti-autoritaires pour une autre société se développent de nouveau autour de nous.



# **3 Bimestriel 5 IRL**

Difficile de ne pas parler d'IRL-Lyon dans un dossier consacré au mouvement libertaire lyonnais, puisque ce journal est la structure la plus ancienne de celles qui forment la Coordination libertaire. Difficile aussi d'en parler, puisque nous pouvons penser que ceux et celles qui nous lisent nous connaissent déjà (nous avons souvent parlé de nous), ou ont en tout cas une petite idée de ce que nous sommes, à travers ce journal qu'ils ont entre les mains.

Rappelons qu'IRL est actuellement réalisé par deux groupes, IRL-Lyon et IRL-Paris. L'articulation avec le rédaction parisienne pose évidemment quelques petits problèmes. La distance, l'habitude pour deux groupes distincts de travailler ensemble, amènent parfois des points de vue différents, voire des « conflits ». Mais cela, finalement, est une démarche libertaire que nous pensons enrichissante.

IRL-Lyon, il y a dix ans, était le pôle principal du mouvement libertaire lyonnais, et la seule structure stable. A mesure que d'autres structures se sont créées, le nombre de ceux qui y participaient s'est peu à peu réduit. Peut-être y a-t-il aussi d'autres raisons. Depuis plusieurs années, nous ne sommes plus que quatre sur Lyon qui nous chargeons de la majeure partie de la fabrication (une partie de la composition et la totalité du montage), ainsi que toute la partie administrative. Nous assurons aussi une partie du travail rédactionnel, soit que nous rédigeons nous-mêmes des articles, soit que nous discutons de ceux qui nous sont envoyés. Ajoutons à cela le travail, qui n'en n'est pas vraiment un, car c'est d'abord un enrichissement, de correspondance avec ceux qui nous écrivent, avec des groupes et des individus qui échangent avec nous leurs idées et perspectives.

Cela fait beaucoup de choses pour quatre personnes. Notre petit nombre a des avantages : rôlés les uns aux autres, nous perdons moins de temps, et cela nous permet de produire un journal que nous essayons de rendre le plus agréable et le plus intéressant possible. Mais il nous reste peu de temps pour réfléchir, écrire. Et nous risquons de passer, bien à tort, aux yeux des autres libertaires lyonnais, pour une équipe de spécialistes. Mais si notre travail au sein d'IRL nous prend beaucoup de temps, cela ne nous a jamais empêché de militer dans les divers collectifs et coordinations depuis le début. De plus deux d'entre nous sont membres de La Gryffe.

Nous tenons ici à renouveler notre appel à tous ceux et toutes celles qui s'intéressent comme nous au développement et à l'approfondissement des idées libertaires, qui pensent que,

dans l'avenir celles-ci peuvent ouvrir des horizons nouveaux.

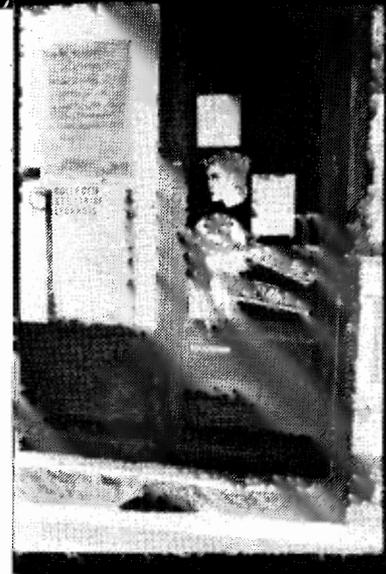
Nous invitons ceux qui seront présents aux Journées Libertaires à venir discuter à notre stand.

## **COLLECTIONNEURS... A VOS MARQUES!**

Nous sommes en train de constituer des collection d'IRL jusqu'au numéro 50 (attention, certains numéros sont épuisés).

Vous pouvez nous les commander au prix de 300 francs.

Les dix derniers numéros (du 51 au 60) peuvent être commandés au prix de 100 francs.



## **Groupe Etudiants Lycéens LIBERTAIRES**

• *Vous appartenez au GELL. Pouvez-vous nous dire si cette structure existe depuis longtemps ?*

- L'an dernier, il y avait un groupe qui se voulait étudiants-lycéens, mais vu l'activité de ses membres, c'était plutôt un groupe de jeunes chômeurs et travailleurs. Il y a deux ans, par contre, existait un groupe lycéen. On peut donc constater une certaine continuité dans le temps, bien qu'à toutes les vacances d'été, les groupes se soient dissous. Cette dissolution est un problème et cette année, nous allons essayer de l'éviter.

• *Le GELL s'est donc créé en septembre 1984. Quelles ont été ses actions depuis cette date ?*

- Le groupe est né à l'initiative de 4-5 personnes afin d'agir là où elles étudient, c'est-à-dire sur un lieu où elles ont beaucoup de choses à dire, et où elles passent la majeure partie de leur temps.

Notre première apparition fut, début novembre, la sortie d'un tract où on cartonnait Chevènement sur son texte de rentrée qui exprime des principes éducatifs très nationalistes. Ensuite, nous avons eu l'idée d'un canard - *Bezébuth* - dont le n°1 est sorti le 1<sup>er</sup> décembre. Le n°2 est prévu pour janvier.

- D'autre part, la fraction étudiante du groupe a participé à des initiatives non spécifiquement libertaires. Ainsi, nous nous sommes tous investis, mais individuellement, dans des comités antiracistes (Convergence, comité de soutien à Toumi). De la même façon, nous avons participé au comité de soutien à Jaudon et lancé une réunion

publique antimilitariste où étaient invités des militants du GARM et d'Objection collective. Nous nous sommes retrouvés à une trentaine. Ce fut une bonne surprise. J'avais peur, en effet, que l'on ne soit que la dizaine de copains qui forment le groupe. Ca nous a permis de prendre, puis d'entretenir des contacts avec ces copains qui s'intéressent aux problèmes antimilitaristes.

- Dans le même esprit, on essaie de monter un comité antirépression qui ne serait pas spécifiquement libertaire. C'est le Groupe étudiant libertaire qui le lance, mais nous voulons qu'il soit ouvert à tous.

• *Quelle est la part prise par les lycéens dans votre groupe ?*

- Il y a un problème lié au fait qu'étudiants et lycéens ne travaillent pas sur le même lieu. En outre, les étudiants sont presque tous à Lyon-2, alors que les lycéens sont dispersés dans plusieurs bahuts.

- D'autre part, nous rencontrons des difficultés pour faire circuler les informations, car tout le monde ne peut venir à la réunion du lundi soir. Cela touche tout particulièrement les lycéens mineurs qui doivent rentrer à une heure tardive, à l'autre bout de Lyon, alors qu'il n'y a plus de bus. Résultat : on n'est jamais plus d'une dizaine présents, alors qu'on pourrait être, à l'aise, une vingtaine.

- Néanmoins, étudiants et lycéens du groupe ont pris part ensemble à Convergence, au comité de soutien à Toumi et participent à la Coordination libertaire sur Lyon. Nous entretenons également des contacts hors de Lyon. Ainsi, nous sommes en liaison avec la CLE de Paris.

• *Quels sont vos projets ?*

- Comme membre de la Coordination libertaire de Lyon, nous co-organisons les Journées libertaires des 18-19 mai. Notre groupe doit se charger d'animer un débat sur l'éducation libertaire et de faire venir l'exposition de la Coordination anarchiste de la région genevoise consacrée à ce sujet.

# Collectif DE QUARTIER Utilitaire Lyonnais

## • Comment est né le Collectif utilitaire lyonnais ?

- Le CUL est issu de la destruction par explosifs, en septembre 1976, d'un restaurant anarchiste : Le Goût de canon, qui se trouvait rue Burdeau, tout près de notre local actuel. Après cet attentat, à quelques-uns, on a décidé de louer un local pour faire, non un restau, mais un lieu de rencontre branché sur les différents domaines de la vie quotidienne, tels que la bouffe ou le logement. On a démarré par un petit collectif bouffe, où celui qui avait une occase de pinard, de saucisson ou d'autre chose l'achetait en gros et le ramenait au CUL, où c'était redistribué. On avait aussi envie de mettre en commun des outils, dans un atelier... Les choses ont un peu trainé, de 1976 à 1978 : le local était complètement pourri, il fallait le retaper. Des tas de gens passaient. En 1978, des lycéens sont arrivés, et puis d'autres militants avec la fin d'un comité populaire que des maos animaient à la Croix-Rousse. L'atelier de sérigraphie et le collectif bouffe ont alors été montés. Et le CUL a commencé à s'investir plus régulièrement sur le quartier, en s'occupant du logement et en tissant tout un réseau de relations...

- Au départ, on voulait reprendre l'action du comité populaire par rapport aux expulsions de la Grande Côte. On a commencé à bosser sur la rénovation du quartier, mais ça s'est cassé la gueule, parce que les gens n'étaient pas tellement motivés pour faire des trucs par rapport à l'habitat, en fait : ceux qui étaient expulsés de leur appart partaient sans se bagarrer. Alors, on a arrêté.

## • Il y avait des activités à l'intérieur du CUL, et d'autres qui se développaient à l'extérieur, à partir du CUL ?

- Oui. On a un peu cafouillé au départ, parce qu'on essayait de faire une sorte de centre social sur le quartier, avec cours de guitare, d'espagnol et d'italien. Ça demandait vachement d'énergie et les gens du quartier ne venaient pas tellement. A cette époque, le CUL était complètement en dehors du milieu anar : il y avait des anars au CUL, bien sûr, mais ils étaient en dehors de ce qu'on appelle « le mouvement ». Le CUL est devenu une composante du mouvement seulement avec les Journées libertaires que nous avons décidé de co-organiser à Lyon en 1981.

## • Quelles sont les activités qui existent actuellement ?



(Photo Mimmo)

- On organise une braderie régulièrement...

## • Pour l'auto-financement du local ?

- Pas seulement : des centaines de gens passent à la braderie, des punks anglais aux Mauritanais. Ils demandent ce qu'on fait, discutent avec nous. La vente de fringues est donc un bon moyen de rencontrer les gens. On connaît tout le monde dans le quartier, immigrés ou Français. De plus, la braderie ne demande pas beaucoup d'investissement et elle nous rapporte un peu de fric. On installe une table de presse militante gratos à l'entrée.

- Il y a aussi le collectif bouffe, qui regroupe une trentaine de personnes du quartier. Des proches, et d'autres qui ne savent même pas ce que c'est que le CUL, enfin tout au moins qui ne s'y investissent pas. Tous cotisent pour payer le local : ils assument une partie fixe, à peu près le quart des frais. Avec les jeunes surtout, on a des relations plus poussées : ils savent ce que sont les anars, ils viennent quand on fait des trucs, pas seulement aux permanences du collectif bouffe.

Le collectif bouffe prend une bonne tournure : il va tenir un stand dans plusieurs fêtes, animées par les antimilitaristes ou les libertaires. Il a fait des émissions radio sur Radio-Léon... et il fait partie d'une coordination des collectifs bouffe qui existe depuis deux ans sur la région lyonnaise, et regroupe pas mal de gens sur Lyon et Villefranche. C'est typiquement le truc alternatif, qui vise à établir des relations, un circuit direct du producteur au consommateur, pour essayer de dépasser le niveau bouffe-approvisionnement, et de faire autre chose, après, par rapport au Tiers Monde ou aux luttes dans les campagnes, par exemple.

- Une des premières idées, réalisées par le CUL, était d'avoir des machines à laver dans un lieu collectif plutôt que d'acheter chacun sa machine. Au départ, on voulait faire comme un Lavomatic où les gens pourraient venir faire leur lessive, ce qui leur permettrait de se rencontrer pour faire autre chose ensuite. Ça n'a jamais vraiment bien marché avec les gens du quartier, en fait : seuls les gens qu'on connaît bien viennent, sans doute parce que c'est ouvert seulement quelques heures dans la semaine, et que les machines ne rendent pas autant de services que celles d'un Lavomatic.

- L'atelier mécanique fonctionne à plein rendement. La réparation des bécanes draine pas mal de gens, et ça fout drôlement la pêche quand des mecs de l'extérieur viennent...

Il y a également un atelier de sérigraphie-reprographie : on a commencé à tirer (à 4000 exemplaires) un journal de quartier qui s'appelle *L'Echo des pentes*, qu'on diffuse gratuitement dans les boîtes aux lettres, et dont le premier numéro est sorti en décembre. Dans ce journal, on traite les problèmes spécifiques du quartier. Le dernier numéro a parlé de la circulation, du stationnement. [Pour plus d'informations à ce sujet, se reporter, dans ce même numéro, à l'article « Trafic monstre sur la Croix-Rousse ».]

On possède aussi du matériel en commun, entre autres des planches à voile et des paires de ski. On essaie d'aménager nos loisirs, et comme souvent on les passe ensemble, on s'est dit que ce serait bien d'avoir des trucs en commun, pour nous, mais des trucs qu'on prête aussi.

- On organise aussi des débats (le

dernier, sur les Kanaks, a rassemblé une quarantaine de personnes) et des expositions (sur le Nicaragua, l'objection de conscience, les Minguettes). On colle des affiches dans le quartier, on les vend aux puces le dimanche matin, on diffuse les tracts et la presse libertaires sur le marché...

- On fait des fêtes sur le quartier, de temps en temps. On a un projet qu'on voudrait réaliser avec une dizaine d'associations, une sorte de kermesse-bal, parce qu'il n'y a pas eu de fêtes depuis une éternité sur les pentes...

- On a pris contact avec une autre association qui bosse sur la circulation. *L'Echo des pentes* ne se veut pas spécialement anar : c'est avant tout un journal de quartier, fait par un collectif d'habitants du quartier, même si, c'est vrai, la plupart de ceux qui s'en occupent sont anars.

• *Comment fonctionne le CUL ?*

- C'est un lieu de relation, un lieu où les gens passent. On y trouve la presse et les affiches libertaires. Le CUL fonctionne par cotisations : 9 personnes à la base cotisent, qui assurent tout le temps les permanences, animent et prennent en charge le collectif. Du 12 au 26 janvier, on a organisé une exposition (ouverte tous les jours) d'affiches antimilitaristes faites depuis 1969 à Lyon, par exemple. On peut mettre en place ce genre d'activité parce que pas mal de gens s'y investissent. Les affiches ont été recueillies pour la plupart par le Centre doc anarchiste de Lyon et des individus qui, à un moment donné, ont milité au groupe Insoumission, au GARM ou comme OP 20.

- Au départ, on a pris plus ou moins comme exemple les athénées libertaires de Barcelone, avec le désir de fonctionner comme ça, en s'ouvrant sur le quartier...

Il faut dire aussi que la Croix-Rousse, c'est un peu spécial comme quartier à Lyon. Il y existe des tas d'associations : dans les années 70, tout ce qui était marginal, alternatif, s'y est installé. On a déjà bossé avec certaines de ces associations, pour organiser une contre-campagne contre l'insécurité.

Une union des commerçants du coin, chapeauté par le RPR, avait enfourché le cheval de bataille de l'insécurité : ils voulaient carrément des îlotiers, des CRS, des commissariats partout, 15 000 trucs. Alors qu'en fait, sur la Croix-Rousse, de l'avis même des flics, c'est calme, par rapport à ce qui peut se passer ailleurs. On a pondu des tracts et une affiche, disant qu'on ne voulait pas de couvre-feu à la Croix-Rousse, que tout ce qu'ils affirmaient était faux... Et on a essayé de faire passer d'autres trucs, de dire que l'insécurité ne se réglait pas par la répression...

- On n'en a plus entendu parler. L'union des commerçants avait tenu deux réunions, auxquelles on était allés pour voir ce qu'ils racontaient : vraiment du délire ! On a donc fait notre contre-campagne : une dizaine d'associations et de commerces (parmi lesquels un restau bio, un potier, un luthier...) ont signé au bas de notre affiche. Eh bien, ils ont laissé tomber : grande victoire du prolétariat !

Au moment de l'exclusion de la section d'Air Inter, l'Alternative syndicale n'a pas joué son rôle. Elle n'est pas apparue en tant que telle et n'a fait aucun travail de solidarité. Par contre, localement, le groupe syndicaliste a essayé d'organiser une réunion publique qui a plutôt bien réussi pour une période de fête. Nous avons marqué notre désir de remettre en cause cette opposition exclusivement dans les structures et tenté de la faire vivre autrement.

- Faut dire qu'au sein de la CFDT, les copains libertaires étaient seuls à poser le problème de cette section d'exclus. L'extrême gauche en privé soutenait, mais officiellement rien.

- On n'est pas un groupe qui prend des positions pour dire : Faut faire ci ou ça dans les syndicats. Etant chacun, individuellement, investi, on essaie de réfléchir au type de pratique qu'on peut avoir dans le syndicat. Sur l'Alternative syndicale, on a eu des débats. Certains disaient que ça présentait aucun intérêt d'y aller, que ça se casse régulièrement la gueule, que c'est des mecs qui pensent qu'à grimper dans les appareils. D'autres pensaient qu'il fallait y être, que ça avait le mérite d'exister et qu'en tant que libertaires, on est amenés à se retrouver avec l'extrême gauche quand se dessine une tendance oppositionnelle de gauche. En même temps, l'Alternative syndicale sur Lyon est pratiquement inexistante. Vague diffusion du journal, une réunion de temps à autre, mais aucune pratique syndicale réelle sur le terrain. En conséquence, même ceux qui seraient pour n'y participent pas tellement...

• *Que faites-vous d'autre ?*

- On veut faire venir des mineurs anglais en grève pour un meeting à Lyon. Au passage, ils pourraient en faire un à Paris. Nous avons pris des contacts avec la CNT de Paris, avec le Syndicat CGT des correcteurs. Pour l'instant, il y a des difficultés, mais nous ne désespérons pas de faire venir les mineurs. [ *Depuis cette intervention, l'objectif a été atteint. Un meeting a eu lieu à Paris le 14 février, et un autre le 15 à Lyon. Celui de Lyon a rassemblé une centaine de personnes qui ont fourni un important soutien financier* ]

- Je ferai remarquer un point intéressant concernant la réalité lyonnaise actuelle : la venue des mineurs a été discutée et proposée par le Groupe syndicaliste, et c'est la Coordination libertaire auquel ce groupe appartient qui appelle au meeting.

• *Avez-vous des contacts avec des syndicalistes ou des groupes de syndicalistes hors de Lyon ?*

- Nous avons des contacts sur Paris, pas en tant que groupe, car ce n'est pas formalisé à ce point, mais par l'intermédiaire de camarades. Nous avons des contacts aussi bien avec la CNTF en tant que structure anarcho-syndicaliste qu'avec des syndicalistes libertaires et révolutionnaires du Collectif syndicaliste libertaire de la CFDT, qui fait partie d'Alternative syndicale.

## Groupe Syndicaliste LIBERTAIRE

• *Quelle est l'origine du groupe ?*

- Le groupe s'est formé il y a trois ans. Il est constitué de militants syndicalistes libertaires qui ont ressenti le besoin de se retrouver entre libertaires pour réfléchir sur le syndicalisme et confronter les pratiques syndicales qu'ils développent dans leurs boîtes ainsi que dans leurs différents syndicats. Les copains appartiennent au SAT et à la CFDT (travailleurs sociaux, banques, métallurgie, SGEN). C'est le hasard s'il n'y a que ces syndicats. Un copain - actuellement non syndiqué - était à la CGT : à la suite d'une lutte il s'est fait virer de son syndicat. Cette année, nous avons commencé vraiment à démarrer. Auparavant, nous avons surtout des réunions de réflexion, de discussions sur le monde du travail, sur la crise, sur quelle stratégie adopter pour diffuser les idées libertaires et développer une pratique

syndicale issue du syndicalisme révolutionnaire.

• *Que faites-vous de plus cette année ?*

- On lance un journal : *Travail au noir*. Le tirage est restreint à 200 exemplaires et la diffusion aux boîtes où l'on bosse. *Travail au noir* donne une analyse syndicaliste libertaire ainsi que des infos et des échos pratiques sur les boîtes.

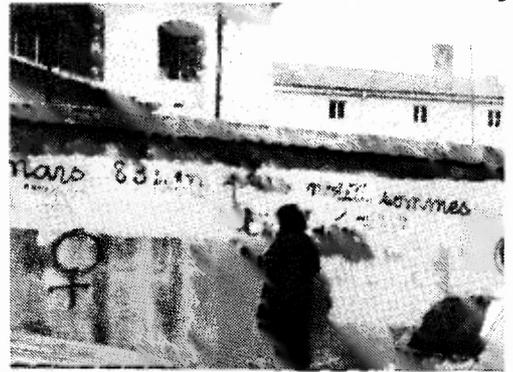
- Le journal correspond à notre volonté d'ouvrir le groupe syndicaliste à d'autres éléments ayant d'autres pratiques. Nous ne souhaitons pas établir des contacts exclusivement avec des libertaires, mais avec tous les syndicalistes révolutionnaires au sens large. Nous voulons des confrontations, des discussions avec d'autres militants syndicalistes d'accord sur la nécessité de faire aujourd'hui un bilan de ce qu'est devenu le syndicalisme. Tout le monde est au courant de la crise de la CFDT. Au sein du groupe, on a eu un débat pour savoir si dans la CFDT on devait privilégier les oppositions au niveau des structures (ce qui est un peu le thème d'Alternative syndicale) ou au niveau d'une activité réelle, c'est-à-dire au niveau des sections d'entreprise.

# LE Groupe Femmes LIBERTAIRES

**N**ous sommes une quinzaine de femmes libertaires qui nous réunissons régulièrement depuis un an. Certaines d'entre nous militent dans d'autres groupes ou structures libertaires ou non.

Le mouvement anarchiste bien que théoriquement féministe ne répond pas toujours à nos attentes. Notre groupe s'inscrit dans le mouvement libertaire lyonnais et affirme son autonomie et sa spécificité au regard d'autres groupes ou structures militantes.

Notre démarche est entièrement politique, elle signifie une force de remise en question de nos rapports quotidiens sous toutes leurs formes. De plus, nous avons beaucoup de plaisir et le désir de nous retrouver ensemble. Nous sommes toujours femmes et féministes et nous ne voulons plus reconnaître passivement que les acquis des années 70 ont laissé peu de traces...



Nous avons envie de réagir collectivement par rapport à une réalité sociale et politique dans laquelle, bon gré, mal gré « nous baignons ». Triste constatation des années 80, nous avons largement débattu du travail au cours de nos réunions : O rage, O désespoir, dans quel Etat gérons-nous?... Le travail qui nous bouffe, qu'on supporte ou qu'on refuse, qui nous nie en tant que femme et individu. A contrario, le chômage fleep? Pourquoi? Etat de fait de la crise? Démobilisation de tout mouvement moteur d'idées et de pratiques novatrices? Ciel, où s'est enfuie notre imagination? notre pêche? le travail alternatif?...est-il viable?



On aimerait bien savoir si d'autres re-muent ailleurs... faites nous signe.

Groupe Femmes Libertaires  
c/o A.C.L.R.  
13 rue Pierre Blanc  
69001 Lyon

Bien d'autres sujets ont été abordés !

- qu'est-ce qu'un groupe femmes libertaires ?
- qu'en est-il du féminisme actuellement ?
- récupération et galvaudage du féminisme... alors il paraît que « c'est pas si facile d'être une femme libérée... » !! et libérée de qui, de quoi, depuis quand ?
- anarchisme et féminisme ?
- et les propos gentiment, facilement, cyniquement sexistes des individus, ne vous hérissent-ils pas?



Actuellement nous considérons qu'il n'y a pas urgence à apparaître sous prétexte de rentabiliser l'existence de notre groupe.

Nous allons à notre propre rythme et apparaitrons quand et comme nous le voudrons...



# Autres modes d'investissement

Un certain nombre de camarades ne participent pas à la Coordination mais tiennent leur place dans le mouvement anar lyonnais par leur présence dans les actions et leurs interventions propres.

## Squatts

FICHE CUISINE N. 0,1258

RECETTE:  
TRIBU SAUCE LYONNAISE

### INGREDIENTS

Prendre des anciens militants anarcho-décus, des sympathisants anars et des gens venant d'un peu partout ou de nulle part. Mélanger.

Refuser d'entrer dans un moule (en particulier celui d'autonome qu'une partie du mouvement anar lyonnais veut nous coller) et mélanger ce qui nous semble intéressant dans l'anarchisme, le communisme, l'autonomie, le punk, les squatts, les andouillettes ou rien du tout.

Nous obtenons une nouvelle tribu libertaire qui sévit à Lyon depuis quelques mois.

REALISATION:  
IL FAUT UNE SOMME DE DESIRS

Avoir envie de, de faire la fête sans passer son temps à travailler, sans payer 1000 francs de loyer pour un studio minable, sans payer les transports, sans payer un an à l'armée, ... sans payer...

Avoir envie de lutter, pas nous contenter de réveiller épisodiquement Bakounine ou Malatesta, ni nous contenter des plaisirs solitaires que sont colloques, meetings ou fête annuelle, ni nous contenter des kermesses officielles du style manif du 1er mai.

Avoir envie de lutter, c'est-à-dire :

— avoir une présence dans les quartiers, dans la rue.

— se battre sur des thèmes concrets qui touchent les gens dans leur vie de tous les jours comme le chômage, le racisme, les rénovations-expulsions-hausses de loyer, les prisons...

— essayer de rétablir la communication, de contribuer à la relance de mouvements sociaux, sans pour autant tomber dans la démagogie, sans rayer son identité ni devenir une avant-garde.

Vouloir cracher ses tripes, pas seulement analyser. Vouloir l'amour et la haine.

ORGANISER — FAIRE BOUILLIR  
ON OBTIENT: UN PASSE,  
UN PRESENT, UN FUTUR.

PASSE:

— Un concert Rock in squatt, foireux grâce aux skinheads qui ont su à merveille remplacer les flics.

— ouverture d'un squatt d'habitation rue Neyret et fermeture 15 jours plus tard par les flics qui ont su à merveille remplacer les skinheads (grâce aussi à notre mode d'organisation).

— Blocage du TGV en soutien à un copain gangster poursuivi par la justice pour avoir braqué une couverture et un drap SNCF dans un wagon lit blindé (braquage exécuté pour le compte des squatters frileux).

PRESENT:

— Ouverture d'un nouveau squatt d'habitation. Travail sur les rénovations.

— Diffusion en Europe de l'idée (venue de San-Francisco) d'un 30 avril, journée internationale contre les multinationales et le pouvoir de l'argent. Préparation du 30 avril à Lyon.

FUTUR:

— Nouveau rock in squatt.  
— Campagne transports gratuits.  
— Emission de radio.

— Eventuellement soutien aux copains-copines qui risquent d'être poursuivis pour avoir bloqué un TGV en soutien au copain gangster poursuivi pour... voir plus haut. (on compte bloquer un avion)

— ...

PourK ontakt:

Pour Kontakt:  
Les Produits Libres, c/o ACLR  
13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon



## Antimilitarisme

*Objection collective ne regroupe pas exclusivement des libertaires, mais un certain nombre d'entre eux y militent. C'est pourquoi nous publions ici une très rapide présentation de ce groupe.*

Objection collective existe à proprement dit depuis 1981, mais ce groupe est issu de groupes antérieurs (CLO, OP20). Il est un moyen pour les insoumis au service civil de se coordonner et de faire des actions (lors de procès ou du vote de la loi sur l'objection en 1983, par exemple).

Actuellement, le groupe Objection collective de Lyon est impliqué dans le soutien à Bernard Jaudon (objecteur insoumis condamné à 6 mois de détention mais toujours en liberté) et dans la réalisation du journal **Objections**. Mais, dans l'ensemble, notre activité est assez réduite (conjoncture?).

Côté projets, c'est assez maigre. Nous devons en discuter prochainement afin de tenter de retrouver du dynamisme. Toujours est-il que nous poursuivons notre participation à **Objections** et notre soutien aux insoumis ayant des problèmes avec la justice.

# Anarcho-punks Haine Brigade

• *Dans le mouvement libertaire lyonnais, vous représentez le courant anarcho-punk. Quand avez-vous monté votre groupe, et dans quel but ?*

- On a monté le groupe fin 1981. C'est en écoutant du punk qu'on a eu envie d'en faire, mais avant de savoir jouer de la musique on avait déjà écrit des textes. Disons qu'on a formé un groupe pour exprimer ce qu'on avait écrit. La première fois qu'on est sortis de notre cave, ça a été pour le concert de la « Semaine contre l'embrigadement ». On a été merdiques. Carrément, complètement merdiques. Un tour pour rien, mais du coup, on s'est fait mal voir de pas mal de libertaires et d'antimilitaristes. On a été mis un peu de côté, comme étant des rigolos et non des militants sérieux. « Haine Brigade, de toute façon, c'est des charlots », « C'est des jeunes, y s'amuse bien, mais... »

Notre deuxième apparition ne fut pas beaucoup mieux. C'était à la Guillotière lors d'une « Fête de soutien à la presse anarchiste ». Faut dire qu'avant nous passait un groupe folk. On est arrivés avec nos guitares, ça a été l'enfer et ça a encore raté. Personne n'a compris ce qu'on venait faire là.

Ensuite, cet été, nous avons participé en Ardèche à un rassemblement anarcho-punk. Ce fut fort sympa. Il y a bien eu quelques histoires, mais sans gravité. Voilà au niveau concerts. Hier soir (31 décembre 1984), on devait jouer... on a failli. On aurait pu, mais on a décidé que c'était inutile. Y avait des gens intéressants, mais surtout trop de cons et c'est eux qui faisaient la loi. Et quand on voit des copains qui s'font casser la gueule, monter sur scène, salut ! Y en a qui auraient été trop contents.

• *Qu'est-ce qui était prévu et que s'est-il passé ?*

- Plusieurs groupes étaient réunis pour jouer toute la nuit dans une usine squatée. On pouvait craindre une intervention de la police, c'est les skins qui ont foutu la merde. Les skins de Lyon sont des mecs perdus qui ne pensent qu'à se battre et à se bourrer la gueule. Leurs idées sont fascisantes et racistes. Pas nationalistes mais régionalistes, comme ils disent. Comme il y avait des punks, et de surcroît parisiens, donc étrangers, les histoires ont commencé dès avant le concert. Elles ont continué pendant, quand un groupe qui rameute cette bande a essayé de jouer en voulant que tout le monde vienne devant la scène. Y en a qui n'ont pas voulu. Ça a commencé à s'échauffer, à taper. Pour bien envenimer les choses, un des musiciens a gueulé : « Hé ! les Parisiens, jamais

vous venez devant la scène ? Z'avez pas d'couilles ? » Du coup, les skins sont partis taper les Parisiens, ça a dégénéré et ça n'a pas cessé de se battre.

• *Finalement, les organisateurs ont décidé de tout arrêter ?*

- Oui, et même Lanterne rouge n'a pas pu se produire. C'est le groupe fétiche des skins. Les mecs du groupe, j'ai été les voir répéter. Ils ne sont pas bornés, on peut discuter, mais ils adoptent les idées de ceux qu'ils veulent traîner dans leurs concerts. Les inviter, c'était prendre un risque ; ne pas le faire, c'était peut-être en prendre un encore plus grand. De toute façon, à l'annonce du concert punk, les skins seraient venus. Inviter un groupe à eux permettait d'espérer que ça les calmerait.

• *Comment voyez-vous l'avenir ?*

- On va continuer le groupe et essayer de jouer en concert, mais à Lyon, ça va être dur. A Lyon, on a mauvaise réputation partout. Mauvaise réputation chez certains punks, à cause de notre engagement. Mauvaise réputation auprès des skins, qui savent qu'on ne les aime pas et qui n'attendent que l'occasion de venir nous foutre la merde. Parmi les anars, on ne fait pas non plus l'unanimité. Avant le concert d'hier, beaucoup disaient qu'on avait raison de le faire, que c'était bien, mais qu'ils ne viendraient pas, que c'était nos oignons et que si ça tournait mal ce serait tant pis pour nous. J'ai peur qu'à Lyon, on soit

grillés ! *Haine Brigade se produira aux Journées libertaires de Lyon* .

• *En dehors de la musique, faites-vous autre chose ?*

- Tu fais allusion à *Kanai*, le fanzine des canailles de l'Anarchie ! Pour nous, c'est une autre façon de faire passer nos idées. Par la musique, on touche des gens, toujours les mêmes. En écrivant, en dessinant, on espère en toucher d'autres, en particulier des jeunes pas anars. On voulait également montrer au milieu libertaire — qui est content qu'on vienne aux manifs, aux réunions, etc., mais qui nous trouve gentils — de quoi on est capables. Entre l'idée et sa réalisation, pas mal de temps s'est écoulé, mais le n°1 est sorti centré sur le racisme. Puis sont venus le n°2, le n°3 avec du rock, de la B.D. et, à chaque fois, un dossier différent. La qualité de *Kanai* est en constante progression, et depuis le deuxième numéro, il est fait sur Lyon et Paris. La fabrication est artisanale. Nous tirons à 150 exemplaires, dont 100 sont vendus sur Lyon et 50 sur Paris. Dès le n°4, dont le dossier sera sur les squats, nous allons améliorer le mode d'impression (passage en offset) et augmenter le tirage.



Le numéro 44 d'IRL, de mars-avril 82, avait consacré plusieurs pages aux débuts de ce groupe anarcho-punk Haine Brigade.



(Photo Mimmo)

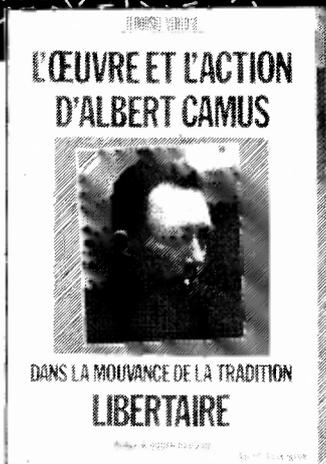
# ACL éditions

L'Atelier de Création Libertaire de Lyon est apparu pour la première fois en 1979 sur la couverture d'« Interrogations sur l'Autogestion ». Plus qu'un sigle supplémentaire à la liste de ceux cités dans les pages précédentes, nous voulions en faire une structure d'édition, mais aussi de fabrication des divers tracts, affiches, journaux qui se faisaient à Lyon. Avec le matériel qui nous permettait déjà de faire IRL, nous avons donc travaillé à la conception de tous ces supports militants, afin de les rendre plus agréables, plus attractifs, en donnant une « image » moins traditionnelle des anarchistes.

Mais nous n'avons pas arrêté là notre travail éditorial. Depuis 1979, nous avons augmenté notre fond (et surtout ces deux dernières années) pour proposer aujourd'hui 8 titres à notre catalogue (1). Et, depuis la fin de l'année passée, nous sommes déclarés en association loi 1901.

Nous avons aussi organisé le Colloque sur le Pouvoir (2) en mai 1984, ainsi que des débats: Bookchin, en collaboration avec La Gryffe, et T. Vertone sur Camus.

Notre programme pour l'année s'avère très chargé. Nous allons sortir 3 autres volumes qui rassembleront un grand nombre d'interventions aux rencontres de Venise (septembre 1984), un samizdat de philosophie politique d'un auteur hongrois, ainsi que le livre de JJ Gandini: « Anarchistes et révolution en Chine — contribution historique, 1902-1927 ».



L'ACL n'adhère pas directement à la Coordination libertaire (ses membres étant tous investis dans IRL-Lyon), car il nous semble inutile d'ajouter des sigles à une structure qui n'en nécessite pas.

Cette brève présentation vous montre donc tout ce que nous avons envie de faire. Mais, pour réaliser ce programme, nous avons besoin de fonds nécessaires pour couvrir les coûts de production. C'est pour cela que nous vous invitons à souscrire une somme de 200 francs que nous vous rembourserons sur la base de 260 francs en titres que nous publierons. Cette espèce d'abonnement à la lecture de nos éditions nous permettra de récolter les fonds nécessaires à la réalisation de notre programme et vous pourrez ainsi recevoir régulièrement nos publications.

Mais que ceci ne vous empêche pas de nous commander les titres déjà parus, et plus particulièrement nos deux nouvelles publications (1).

Pour plus de renseignements, vous pouvez nous écrire, ou, si vous venez aux Journées Libertaires des 18 et 19 mai, nous pourrions en discuter de vive voix.

- (1) **Interrogations sur l'Autogestion**  
1979 - 108 p. - 18 F
- L'Imaginaire Subversif**  
1980 - 194 p. - 60 F
- Sociobiologie ou Ecologie Sociale**  
(Murray Bookchin)  
1983 - 52 p. - 24 F
- Femmes, Pouvoir, Politique, Bureaucratie**  
1984 - 140 p. - 30 F
- Le Pouvoir et sa Négation**  
1984 - 130 p. - 33 F
- L'Œuvre et l'Action d'Albert Camus dans la mouvance de la tradition libertaire**  
1985 - 48 p. - 30 F
- Anarcho-syndicalisme et luttes ouvrières**  
(premier volume de quatre recueils de contributions aux rencontres internationales anarchistes de Venise)  
1985 - 104 p. - 56 F
- PA KIN: le Coq qui chantait dans la nuit**  
(JJ Gandini)  
1985 - 48 p. - 24 F

Tous ces titres peuvent être commandés en écrivant à **ACL, 13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon - CCP ACL 572459 L LYON**

(2) Les contributions au Colloque sur le Pouvoir sont parues dans IRL et vont être rassemblées dans un recueil qui devrait sortir prochainement et dont nous parlerons dans les colonnes d'IRL.

## ADRESSES DU MOUVEMENT

**13 rue Pierre Blanc, 69001 Lyon:**

- Coordination libertaire
- IRL
- GELL
- Groupe syndicaliste
- ACL

**44 rue Burdeau, 69001 Lyon**

tél. (7) 830-98-93:

- CUL
- Squatters

**5 rue Sébastien Gryphe, 69007 Lyon**

tél. (7) 861-02-25:

- La Gryffe
- Haine Brigade
- Centre de documentation libertaire

Pour Objection collective, écrire  
c/o CEP, 44 rue St Georges  
69245 Lyon.

*En octobre 1984, un groupe anarchiste fédéré (G.A.F.) a tenté de voir le jour. Préparant ce dossier sur Lyon, IRL a interviewé en décembre deux de ses militants, l'un appartenant à la FA, l'autre non.*

*Cependant, le GAF n'est jamais arrivé à se structurer et à exister réellement. Ainsi, d'un commun accord, il a été décidé de retirer le texte le concernant.*

## CENTRE DE DOCUMENTATION LIBERTAIRE

*Une des plus anciennes structures du mouvement libertaire lyonnais (après IRL), le Centre de Documentation Libertaire a commencé sa vie rue Pierre Blanc: une bibliothèque de prêt, des archives diverses (dont celles de l'ancien groupe ORA), une table de presse avec les dernières parutions anarchistes et, plus tard, quelques livres. A l'ouverture de la librairie La Gryffe, il a été décidé de transférer le Centre Doc dans ce lieu ouvert tous les jours.*

*Le CDL a aussi participé à diverses rencontres internationales (Genève, Marseille, Wetzlar) et à la fondation de la FICDEL (Fédération Internationale des Centres de Documentation et d'Etudes Libertaires).*

*A l'heure actuelle, une nouvelle équipe, plus motivée et organisée que les précédentes, a repris le Centre de Documentation qui n'est toujours pas ouvert.*

# Organisation libertaire à la lyonnaise

**L**es formes d'organisation du mouvement libertaire lyonnais, son mode d'apparition et d'intervention politique peuvent surprendre beaucoup de militants d'autres villes, habitués aux groupes classiques, fédérés ou non, intégrés ou non dans une organisation nationale. Ces groupes ont existé sur Lyon, avec l'ORA au début des années 70, des groupes FA par la suite, sous d'autres formes aussi dont il faudrait retrouver la trace ou la mémoire. Mais, depuis plus de dix ans, le mode d'organisation dominant passe par l'existence d'un Collectif ou d'une « Coordination » qui, à travers bien des vicissitudes, est toujours parvenue à « représenter » et à « rassembler » la part la plus importante des militants, des moyens et des pratiques libertaires de Lyon.

Comme on s'en doute, ce fonctionnement n'est pas né d'une réflexion préalable, d'une conception théorique ou de l'accord de quelques militants qui seraient parvenus à l'imposer dans les faits. Il est le produit d'une histoire, de plus de dix ans de pratiques, faites de beaucoup de tâtonnement, de beaucoup de conflits, sur lesquels on peut réfléchir, que l'on peut même - pourquoi pas ? - tenter de théoriser, mais après coup seulement.

Essayer de faire apparaître les racines locales de ces pratiques et de cette histoire n'est pas très facile. On peut cependant faire deux remarques :

- Il existe depuis longtemps à Lyon une tradition libertaire, une « mémoire » libertaire, très minoritaire mais tenace, accrochée à des souvenirs et des références il est vrai superficielles et fragiles (les Canuts, la Commune de Lyon, Sacco et Vanzetti, etc.). Mais cette tradition, en faisant partie de l'ensemble de la mémoire collective, en étant rappelée régulièrement sous une forme anecdotique ou folklorique et, surtout, en ayant toujours bénéficié de la persistance de noyaux explicitement anarchistes, tend à susciter sans cesse, de façon spontanée, non organisée, des adhésions très diverses en degré et en forme, à l'anarchisme, aux idéaux libertaires. Il existe à Lyon (comme dans d'autres villes sûrement, Toulouse par exemple) un milieu relativement ouvert à la référence libertaire, qui autorise à s'en réclamer, à faire des choses en son nom sans exiger de structures fortes, de groupes fermés, cherchant dans leur propre espace et, surtout, dans l'appartenance à un espace national organisé, les moyens de survivre idéologiquement dans un milieu hostile.

A cette donnée traditionnelle est venue s'ajouter un phénomène plus récent, lié à mai 1968. Les événements de cette période ont contribué très fortement, d'une part à réactiver et à réactualiser les idées libertaires qui

n'ont plus seulement bénéficié d'un passé lointain, mais qui ont retrouvé un présent et un avenir, une sorte de modernité ; d'autre part, à produire une nouvelle génération de militants, issus ou héritiers des franges « révolutionnaires » du mouvement de mai, devenus anarchistes après s'être confrontés au marxisme et aux organisations qui s'en réclament, très méfiants vis-à-vis des organisations purement idéologiques, marqués durablement par les possibilités d'action directe de masse, par la réalité pratique des idées anarchistes d'auto-organisation et de spontanéité libertaire, et qui répugnaient fortement à identifier l'anarchisme à des structures, visant alors, le plus souvent et uniquement, à en perpétuer le simple souvenir.

Pour ces militants comme pour tous ceux qui, plus traditionnellement, découvrent, sous des formes diverses, la référence anarchiste, l'unité, la nécessité de rassembler ou de coordonner l'ensemble des forces et des pratiques libertaires de Lyon sont apparues comme une évidence. Evidance d'une tradition suffisamment souple (ou floue, comme on voudra) pour ne rien comprendre aux déchirements des différentes organisations ; évidence d'une conception du changement social qui récusait tout avant-gardisme, toute prétention d'un groupe ou d'une organisation à détenir la vérité, pour qui seule l'union et la confrontation de l'ensemble des aspirations et des courants libertaires pouvaient produire le mouvement organisé capable de transformer la société.

Le local de la rue Pierre-Blanc, en rassemblant, au départ, un groupe d'instituteurs de Vénissieux devenus libertaires par affinité, le journal IRL, très marqué par mai 68, quelques anciens de l'ORA et un courant important, diffus, proche pour certains et à certains moments de la FA, a incarné cette évidence, lui a donné à la fois un lieu et un symbole durable.

La persistance et le développement, en nombre et en complexité, de cette

« union » anarchiste de fait ne sont pas seulement liés aux racines du mouvement libertaire lyonnais, aux particularités de Lyon. Ils bénéficient aussi de la logique propre à l'espace militant ainsi créé.

## DE LA TRADITION AU QUOTIDIEN

Tradition romantique d'un anarchisme populaire proche de l'illégalisme ; anarchisme pratique s'efforçant de mettre en place, immédiatement, des alternatives, culturelles, économiques, quotidiennes, à l'ordre actuel ; anarcho-syndicalisme né de la pratique syndicale et revendicative ; anarchisme « intellectuel » plus militant (au sens classique, politique du terme) ; apparition, à partir de la fin des années 70, d'un courant féministe libertaire, inconnu jusqu'alors dans l'anarchisme traditionnel, antimilitarisme, pacifisme, anarchisme punk, etc. : autant de manières d'être anarchistes qui sont amenées à se côtoyer, autant de courants extrêmement différents dans leurs motivations, leurs conditions sociales d'existence qui cherchent forcément à identifier leurs aspirations libertaires propres à ce qui apparaît comme le symbole unitaire, le représentant légitime, reconnu, de l'anarchisme sur Lyon. Le mélange est forcément un peu « détonant » (au double sens du mot). D'où les crises nombreuses, les découragements, les affrontements et les conflits tous azimuts qui ont longtemps été le lot des réunions et des activités de la rue Pierre-Blanc. D'où, pendant longtemps, une certaine incohérence, ou tout du moins une grande confusion dans les prises de position publiques et dans le mode d'intervention du Collectif puis de la Coordination libertaire de Lyon ; celle-ci n'ayant jamais pu être prise en main par un courant ou un groupe qui aurait pu lui imposer sa cohérence propre, il lui a bien fallu apprendre, par la pratique, à exprimer et à représenter politiquement toute la richesse d'un

espace militant beaucoup plus complexe.

L'existence d'un lieu, en grande partie symbolique, dépositaire de la légitimité anarchiste sur Lyon, mais sans jamais pouvoir s'identifier à un groupe particulier, à une pratique ou un courant spécifique, a eu pour effet d'interdire radicalement un phénomène bien connu : le développement « idéomaniac » de structures ou d'organisations persuadées d'incarner chacune la vérité anarchiste et principalement occupées à défendre avec acharnement une légitimité trop exorbitante pour ne pas être menacées en permanence par les autres comme par tout ce qui est « extérieur » à elles.

### ■ UNE VRAIE DIVERSITE PRATIQUE

En effet, l'important dans l'histoire particulière du mouvement libertaire lyonnais, c'est que cette diversité dans les courants et pratiques pouvant prétendre au local de la rue Pierre-Blanc n'est pas d'abord une diversité « idéologique », mais une vraie diversité, pratique, sociale. Il ne s'agit pas de groupes adhérant à des organisations de type parti, opposées idéologiquement mais suffisamment soeurs jumelles dans le fondement de leur existence pour être d'accord finalement sur l'uniformité des règles du jeu. Dans ce cas, le local et le Collectif de la rue Pierre-Blanc auraient été très vite vidés de leur contenu, le Collectif réduit à un « cartel » provisoire, avec une plate-forme minimale, et le local un simple espace vide qu'un concierge aurait suffi à gérer.

Syndicalistes confrontés collectivement à la dureté et à la richesse de la lutte salariale ; collectif de quartier s'efforçant depuis presque dix ans de faire vivre une structure offrant des services concrets ; librairie ayant à organiser depuis sept ans sa gestion, ses permanences, ses choix de bouquins et de débat ; revue ayant depuis plus de dix ans su, à travers bien des conflits, développer des structures et un fonctionnement original ; autant de composantes ayant chacune leur propre logique, leur propre histoire qui définissent une grande diversité. Il faudrait encore parler, sans en oublier aucun, de tous les autres groupes tout aussi essentiels, présentant chacun une originalité non pas d'abord idéologique, mais sociale, matérielle, faite d'affinités et de problèmes communs irréductibles à ceux des autres, que ce soit à travers la situation de sexe pour le groupe femmes, la situation d'âge et d'inscription sociale pour le groupe lycéens-étudiants ou, tout aussi radicalement spécifique, le rapport aux formes et aux types d'action, ou tout simplement au « look » qui n'a rien, comme tout le monde devrait le savoir, de superficiel ou de secondaire. Certes,



Premier Mai 1983

les groupes « idéologiques » n'ont jamais été absents du mouvement libertaire lyonnais ; ils lui ont apporté leur tonalité propre qui, sous l'appartenance organisationnelle et idéologique, recouvrait souvent, elle aussi, des différences sociales, pratiques même sous une forme masquée. Mais, mode de regroupement particulier, non par leur idéologie ou leur appartenance à une organisation nationale, mais par le fait même de se définir d'abord idéologiquement et par cette appartenance, ils ont toujours été confrontés à une telle variété de pratiques, sociales, fonctionnelles, tellement déconcertantes de diversité, qu'ils n'ont jamais pu laisser libre cours à leur penchant naturel pour le dogmatisme et le développement totalitaire.

### ■ LA SPECIFICITE LYONNAISE

Dire que la diversité interne du mouvement libertaire lyonnais est spécifique ne signifie évidemment pas, et heureusement, qu'on ne la retrouve pas ailleurs. A Paris, par exemple, avec les échanges et les regroupements horizontaux entre syndicalistes, entre lycéens, entre étudiants, etc. On retrouve la richesse et les possibilités d'un espace libertaire complexe, n'obéissant pas seulement aux appartenances idéologiques, aux fétichismes de chapelle et de drapeaux. La spécificité de Lyon réside seulement dans le caractère hégémonique de ce mode de structuration, dans l'autonomie totale des structures et des groupes par rapport aux organisations idéologiques. Librairie, revue, structure de quartier, groupe syndicaliste, groupe femmes, etc. ne sont pas

l'émanation ou le cache-sexe de « masse » d'un ou plusieurs partis prétendant les diriger. Ils sont radicalement autonomes, existant par et pour eux-mêmes, sans être en quoi que ce soit le prolongement, l'ombre portée, le « front de lutte » ou le « service » d'une structure politique qui aurait son siège rue Pierre-Blanc.

Réellement divers (on ne le dira jamais assez), non par le nombre de ses composantes, mais par leurs différences de nature, par leur caractère éclectique, non ordonnable, non classable, le mouvement libertaire lyonnais a peu à peu appris à chacun de ses militants à renoncer à projeter sur lui, sur sa surface d'enregistrement, l'unité de ses conceptions du moment. Au prix de nombreux conflits, non seulement il a appris à chacun de nous à accepter que d'autres agissent et pensent autrement que soi, à ne pas vivre comme limite, manque ou frustration les pratiques échappant à son propre imaginaire, à sa propre insertion sociale, mais il nous a aussi appris à tirer satisfaction et richesse de l'extrême diversité dans laquelle nous nous insérons, à faire confiance dans l'ajustement contradictoire d'un espace qui, pour échapper au caractère forcément totalitaire du rêve propre à chacun de nous, fait écho, dans la réalité, au désir libertaire que ce rêve prétend exprimer.

Mieux, en interdisant l'affrontement meurtrier et idéomaniac des porteurs de rêve et d'utopie que nous sommes tous, les formes actuelles du mouvement libertaire à Lyon tendent peu à peu à nous libérer de notre propre et pseudo-« unité », de « femme », d'« homme », de « syndicaliste », de « manuel », d'« intellectuel », etc. Aux contradictions nécessaires d'un espace militant com-

plexe et diversifié peuvent répondre les contradictions et les diversités qui nous constituent individuellement. Cela non pas seulement en laissant à chacun le soin de reconnaître une partie de lui-même dans la prise de position, la manière de voir et de sentir de telle ou telle structure ou groupe, mais aussi en nous autorisant à participer à la vie de plusieurs structures ou groupes de telle façon que chacun puisse être enfin plusieurs, suivant le lieu et le moment.

## L'AUTOSATISFACTION NE SUFFIT PAS

La satisfaction, voire l'auto-satisfaction que l'on peut retirer du fonctionnement libertaire à Lyon (d'autres seront sûrement d'un autre avis) ne constitue pas, bien évidemment, un critère suffisant pour penser qu'il s'agit là d'une voie possible pour le développement et l'avenir du mouvement libertaire. Pour cela, une seconde remarque est encore possible, sinon suffisante.

• L'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes. En adoptant cette devise de la Première Internationale, les anarchistes affirment de façon radicale la révolte et l'auto-organisation des opprimés comme seule voie d'une véritable émancipation sociale. Comment préparer cette révolte et cette auto-organisation, prélude à l'autogestion, comment contribuer à leur développement lorsqu'on ne regroupe que quelques centaines de militants ? Un regroupement de type idéologique, fonctionnant qu'on le veuille ou non sur la base d'une avant-garde, consciente, éclairée, dépositaire des idéaux et des objectifs anarchistes

peut-il y contribuer ? Les anarchistes doivent-ils d'abord militer dans les mouvements et les organisations de contestation sociale, même si ceux-ci sont au plus bas de leurs possibilités ?

Les deux sont sans doute nécessaires ; mais comment alors éviter de plaquer, malgré les attitudes individuelles qui font de nous des libertaires, des schémas d'avant-gardisme, de manipulation et d'assujettissement sur les mouvements sociaux dont nous proclamons la nécessaire autonomie ? Qu'est-ce qui peut nous différencier des autres organisations prétendant diriger les mouvements sociaux ? Sinon la différence des objectifs dont on sait qu'ils sont toujours pavés de bonnes intentions ; sinon notre incompétence notoire à jouer les plus malins sur le terrain de nos adversaires.

Les formes d'organisation qui se sont développées à Lyon fournissent-elles une réponse ? Peut-être en partie.

Par leur enracinement dans un grand nombre d'aspects de la vie sociale où peut exister actuellement une prise de conscience libertaire, les différentes composantes du mouvement anarchiste à Lyon peuvent permettre à celui-ci d'être plus perméable aux possibilités et à la réalité de l'extérieur.

## PERMEABILITE DE NOTRE MICROCOSME

Espace militant ouvertement divers et contradictoire, la Coordination libertaire cesse d'être une citadelle assiégée (ou conquérante), ne comptant que sur la force de ses structures, sur son drapeau, sur le nombre, la discipline et la foi des bataillons qu'elle peut aligner dans les manifestations.

Parce qu'elles tirent leur existence de problèmes propres, d'une inscription sociale particulière, les composantes de la Coordination répercutent forcément ces problèmes dans les discussions et les prises de position du mouvement, s'en font les représentants et, un pied dedans, un pied dehors, peuvent permettre :

1) de tisser des liens avec l'extérieur ;

2) de contribuer à l'élaboration d'une analyse générale qui tienne compte de la complexité et de la totalité de la réalité ;

3) de former des militants habitués à confronter non plus seulement des idées, mais des manières d'être et d'agir ;

4) de préfigurer en partie, bien mal mais mieux que ne le permettrait un simple regroupement idéologique, ce que pourrait être un mouvement libertaire de masse, unifiant toute la diversité du réel, des différentes luttes, des différents intérêts et aspirations nécessaires à une transformation radicale de la société.

Microcosme fortement soudé par la référence anarchiste, mais très diversifié dans l'origine, la nature sociale et l'autonomie de ses composantes, une telle Coordination contribue sans doute à donner à ses militants le sens pratique de la diversité cher à Proudhon, si essentielle à la lutte libertaire. Elle constitue aussi une structure d'attente pour des lendemains plus heureux que les aujourd'hui que nous connaissons : des lendemains où, de tous les côtés de la vie sociale et économique, la lutte et l'auto-organisation des opprimés pourront enfin surgir de nouveau.

D.C.



# Trafic monstre



(Photo Mimmo)

*Révélation « sensationnelles »  
d'une envoyée spéciale  
de L'Echo des pentes*

Les pentes de la Croix-Rousse... Tout un vieux quartier lyonnais parcouru de délicieuses ruelles sombres qui font le bonheur des dépliant touristiques et accessoirement des habitants. Un quartier encore populaire où les vieux, les immigrés et les gens comme vous et moi forment la majeure partie de la population actuelle. Mais attention... L'ennemi Rénovation nous guette... Les anciens habitants doivent laisser la place aux célibataires (mini-studio maxi-prix) aux couples friqués (deux payes, deux enfants, un chien) ou aux bureaux grand standing. Comment la municipalité s'y prend-elle pour chasser ces indésirables? Outre le cortège habituel des expulsions illégales, des squats foutus en l'air en des temps records et autres interventions policières, chez nous, les élus locaux utilisent une recette originale : rendre le quartier invivable en l'asphyxiant complètement. Mais comment? En incitant (par l'exonération de leurs impôts locaux) à l'implantation massive toute une catégorie de commerçants : les grossistes en prêt à porter.

Le quartier est devenu une immense vitrine à fringues qui s'étend toujours davantage, pas un local qui ne ferme et qui ne soit aussitôt transformé en magasins de sapes. Adieu les locaux bon marché (plus aucun appel d'offres)... Bonjour la spéculation...

Qui dit grossiste dit gros camions en livraisons continues, entreprises de

transport, clients qui roulent au pas pour choisir des vêtements d'après les vitrines sans sortir de leur voiture... Bravo !!! Il fallait y penser... Faire circuler toute la journée un maximum de gros camions là où deux voitures ne se croisent pas... Imaginez l'ampleur du désastre, le quartier pris du matin au soir dans un monstrueux embouteillage avec concert d'avertisseurs, slalom entre les voitures, blocage derrière un camion qui s'arrête tous les deux mètres pour livrer un rouleau de tissu, engueulades avec les grossistes qui se croient en quartier conquis. Surtout que ces messieurs entretiennent d'excellents rapports avec la police municipale (tiens tiens...) qui ne les verbalise jamais pour stationnement illégal. Petit manège déjà maintes fois repéré : quand une contractuelle arrive devant la voiture d'un grossiste en infraction, elle s'arrête, torturée à l'idée de mettre une amende, fait son possible pour se faire repérer du commerçant, frappe même à sa vitrine pour qu'il vienne mettre sa pièce. Quelle sollicitude ! c'est admirable... Seule ma mauvaise foi me fait reller cette impunité manifeste et la vue de ces contractuelles sortant de ces mêmes magasins les bras chargés de vêtements... Ah ! le petit frisson de la corruption...

Sinon, pour parfaire la recette... ajoutez une bonne quantité de restaurants ouverts tard, parsemez le tout de boîtes de nuit. N'oubliez pas de verser la mutation de deux commissaires ayant voulu s'attaquer au problème de la circulation. Montez bien les cambrages et autre délinquance et

incorporez-les soigneusement au reste. Maintenez en ébullition tout le jour, et vous obtenez la nuit un magnifique quartier chaud, à la réputation impossible, montée de toutes pièces. Seulement, cette recette on la connaît : sur Lyon, il y a eu Saint-Jean, un vieux quartier vidé de ses anciens habitants, entièrement rénové pour les riches... Alors, sur notre quartier, il y a eu une forte réaction. A l'initiative d'habitant(e)s, une association est née : l'Association des résidents du premier (arrondissement). Un simple affichage dans les allées (1) a suffi pour réunir une centaine de personnes. L'A.R.P. s'attaque pour l'instant au problème de la circulation. Les pétitions d'usage permettent de discuter avec les gens et de vérifier l'incompétence et la nullité de la municipalité, très emmerdée par cette initiative. Des actions sympas ont eu lieu (fête dans une rue avec informations et discussion). D'autres actions, spectaculaires sont prévues, mais chut... Laissons la surprise à Collomb, le maire de Lyon. Un travail sérieux est en cours sur le plan d'occupation des sols et la rénovation telle que nous la souhaitons. Ce qui permettra le dépôt de projets établis par les principaux intéressés : les habitant(e)s.

Cette association rassemble des gens très divers, mais nous sommes tous d'accord sur ce point : à nous de ne pas nous laisser déposséder de notre quartier. Assez d'élus qui décident à notre place et toujours pour des intérêts qui ne sont pas les nôtres. Marre de lire dans *Vivre à Lyon*, le journal municipal, de la publicité élogieuse sur des projets mégalos et ruineux avec lesquels les promoteurs se font des fortunes. Marre des discours sécuritaires qui demandent toujours plus de flics. Nous, quand nous parlons sécurité, ce n'est pas pour évoquer une « certaine catégorie de la population qui pose des problèmes » - extrait de *Vivre à Lyon* - mais pour dénoncer une sortie d'école dangereuse pour les enfants, parce qu'en plein carrefour. Bref, pour le moment, des objectifs concrets et à court terme...

Le Collectif utilitaire lyonnais, collectif de quartier situé dans le premier, faisant partie de la Coordination libertaire, a adhéré avec enthousiasme à l'A.R.P. D'autant plus que nous venions de consacrer à la circulation une large part du n°1 de son journal, *L'Echo des pentes*. L'idée d'habitant(e)s qui prennent leur quartier en main ne peut que nous séduire...

J'espère vous informer bientôt des actions et des succès même modestes des habitant(e)s du premier contre la municipalité. En attendant la réquisition de l'hôtel de ville. Bien amicalement...

*Martine,  
une habitante du premier*

(1) Entrées des immeubles.



«STRANGER THAN PARADISE»  
J. Jarmusch

Film branché, comme on dit dans nos chaumières. La dégaine des acteurs vaut le détour: pantalons trop larges pour maigrelet, bretelles pour ventre creux, chapeau pour tête ovoïde. Le film tourne autour de trois acteurs, Willie, qui n'a qu'un seul objectif, devenir plus américain qu'un américain, tout en étant d'origine hongroise et en se gavant de TV-dinners merdiques, arrosés de l'éternel coca-cola, Eva débarque de sa Hongrie natale, en transit chez Willie, en attendant de rejoindre la tante Lotte à Cleveland, Eddie, c'est le troisième, le copain de Willie. Paumés dans ce pays, les trois acteurs n'ont en commun que leur ennui qu'il traînent dans une piaule minable puis dans une caisse pourrie. Après avoir rêvés de paradis sur les côtes de Floride, seuls ensemble ils se retrouvent seuls séparément en fin de compte.

Beaucoup de plans fixes et de longs silences, très bien filmés. Pour les amateurs du genre chevauché fantastique, il est conseillé d'amener une radio ou un walkman pour les moments de creux dans l'action...

Mais moi, j'ai bien aimé, et vous??

Christine



«STRANGER THAN PARADISE»  
J. Jarmusch  
«BOY MEETS GIRL»  
Léos Carax

Ca y est, le cinéma des années 80 existe. Il est né grâce à Léos Carax et Jim Jarmusch. Le premier, cinéaste français, a réalisé «Boy meets Girl», le second, cinéaste américain, a mis en scène «Stranger than Paradise».

Ces deux films parlent et décrivent les mêmes choses: les rapports d'amour et d'amitié que peuvent connaître les 20-30 ans, à notre époque, et le monde dans lequel ils vivent et évoluent.

Cette génération post 68 est loin de faire des déclarations humanistes et de construire les grands espoirs d'un monde futur.

Ce que ces deux films montrent, c'est la constante recherche, la constante errance, la constante solitude des membres de cette génération.

Les trois personnages de Stranger sont immigrés de Hongrie aux USA, deux d'entre eux sont cousins-cousine, l'autre est un copain. Après une méfiance de rigueur entre Eva (la cousine) et Willie (le cousin), ils vont essayer de vivre une aventure avec Eddie. Mais ce monde n'est pas le leur (Jarmusch décrit ici les USA comme froids et sordides). Et jamais ils ne se rencontreront, jamais ils ne vivront pleinement leur amitié, situation d'ouïe, à mon sens, à cet état d'esprit de retour sur soi et de recherche d'un absolu, sans savoir lequel, évidemment.

La faune cinématographique est l'essence même de ce qu'éprouvent les personnages.

Construit sur la base de plans-séquences, en noir et blanc (entrecoupés de noir), accompagné de très peu de dialogue, il plonge le spectateur dans l'attente de ce qui permet à celui-ci de savourer les images, d'assimiler plus tranquillement, de réfléchir et de se rendre compte de tout ce qui se passe, car chaque plan est riche, une grimace, une expression de visage qui expliquent et illustrent mieux la situation et le contexte psychologique dans lequel vivent ces trois personnages que n'importe quel bavardage (je pense aux «Nuits de la pleine lune»).

Ce film montre que cette génération est tout aussi paumée que les autres, mais, à mon sens, tout aussi révoltée. Ah oui! Comme ça, ça n'en a pas l'air, mais on rit pendant 1h30, d'un rire noir et grinçant.

Quant à «Boy meets Girl», il parle d'amour, de passion, qui là encore est invivable à cause du contexte social et des idées des protagonistes de l'histoire.

Le sujet est traité sous une forme poétique et chaque image déchire le cœur; il est aussi en noir et blanc et la lumière fait penser aux films expressionnistes.

Alex rencontre Mireille après une suite de hasards, mais c'est trop tard, ils ne pourront pas s'aimer. Parce c'est impossible, parce que la machine de la solitude est en route et que Mireille ne peut plus reculer.

Ce film, comme le précédent, montre le blocage qui peut exister lorsqu'il s'agit d'aimer, qu'on ait 20 ou 30 ans. Et pourquoi ce blocage?

Le cinéma des années 80 est né parce que deux cinéastes vivant à l'autre bout du monde des cultures différentes ont traité des sujets profondément actuels et se rejoignent, passent le même message: l'incommunication, l'impossibilité de s'aimer et surtout de se le dire, ainsi que l'errance, illustrée par les voyages.

Les héros de Jarmusch traversent les USA en voiture, ceux de Carax traversent Paris à pied, mais c'est la même chose.

Que vous dire de plus. Rien. Sauf que si ces films passent dans votre coin, allez les voir.

Pascale



«YES SIR, I WILL»  
CRASS  
30 à 50 F

Le dernier album en date du groupe anarcho-punk-pacifiste Crass. En effet, il date de mars 1983. C'est un album d'un antimilitarisme rageur et cela se ressent dans la musique... Les trois chanteurs/chanteuses (Steve Ignorant, Eve Libertine, Joy-de-Vivre), s'ils n'ont pas la haine à la bouche, on se demande qu'est-ce que c'est. Ça démenage les tympans... le groupe Crass n'est pas vache car il offre à l'auditeur un petit morceau au piano et au chant uniquement pour donner le temps de se reposer avant que cela ne reparte encore plus ravageur que le début.

Éléments du groupe: Steve Ignorant, Eve Libertine et Joy-de-Vivre au Larsen/Phil Free à la tronçonneuse/NA Palmer à la tronçonneuse rythmique/Penny Rimbaud au Rouleau compresseur/«G» à la perceuse.

Mon conseil: mettre à fond et se coller les baffes sur les oreilles.

TP.N.



«LE POLAR DE RENARD»  
par Imbar et Hubert

«LE POLAR DE RENARD»  
«LA NUIT DES RAVAGEONS»  
Dargaud 16 à 30 F  
«LE JOUR DU SAIGNEUR»  
Humanoïdes Associés 40 F

Trois albums qui se suivent. C'est l'histoire d'un «renarchiste» ou presque... Histoires de magouilles, politiques, de fric, etc... Tous les personnages de cette BD sont des sales petites bestioles du loup au lion en passant par les félins et les piafs. Ça peut aussi faire référence au roman de renard, mais en plus actualisé dans un espace et un temps social et politique qui nous rappelle pas mal de trucs. Au niveau du dessin, c'est superbe, c'est vraiment chouette... Si, si!!! Le premier album (Le Polar de Renard) est en noir et blanc et les deux autres sont en couleurs et ce n'en est que mieux!

TP.N.



«LE JADE ET L'OBSDIENNE»  
Alain Gerber  
Livre de Poche 5744

Si par hasard vous êtes comme moi, un brin passionné par la civilisation aztèque, alors n'hésitez pas, laissez-vous entraîner dans ce roman d'un autre temps... Vous apprendrez bien des choses sur la culture aztèque, ses coutumes, ses jeux et ses croyances. Car ce livre très bien documenté a le mérite de nous instruire sans l'aspect rébarbatif de bien des livres d'histoire.

Les héros de cette aventure si lointaine sont attachants. Tel Chimalpopoca, ce jeune homme destiné à être guerrier, caste privilégiée avec celle des prêtres (toujours le sabre et le goupillon), et qui, petit à petit, va douter... Douter du bien-fondé de ses privilèges, douter de sa religion, des prêtres et des dieux, en particulier du sanguinaire Tezcatlipoca. Des interrogations qui le mettront lui et sa compagne au ban de la société. On se laisse complètement prendre par ces personnages que l'auteur a rendu vivants par une foule de détails quotidiens. Et l'on assiste à leur destinée tragique qui se confond avec celle de leur civilisation... Les conquérants espagnols débarquent avec à leur tête Cortez, que les Aztèques prendront pour leur dieu, Quetzalcoatl.

Martine

# LE CONTE DE LA NUIT NOIRE...

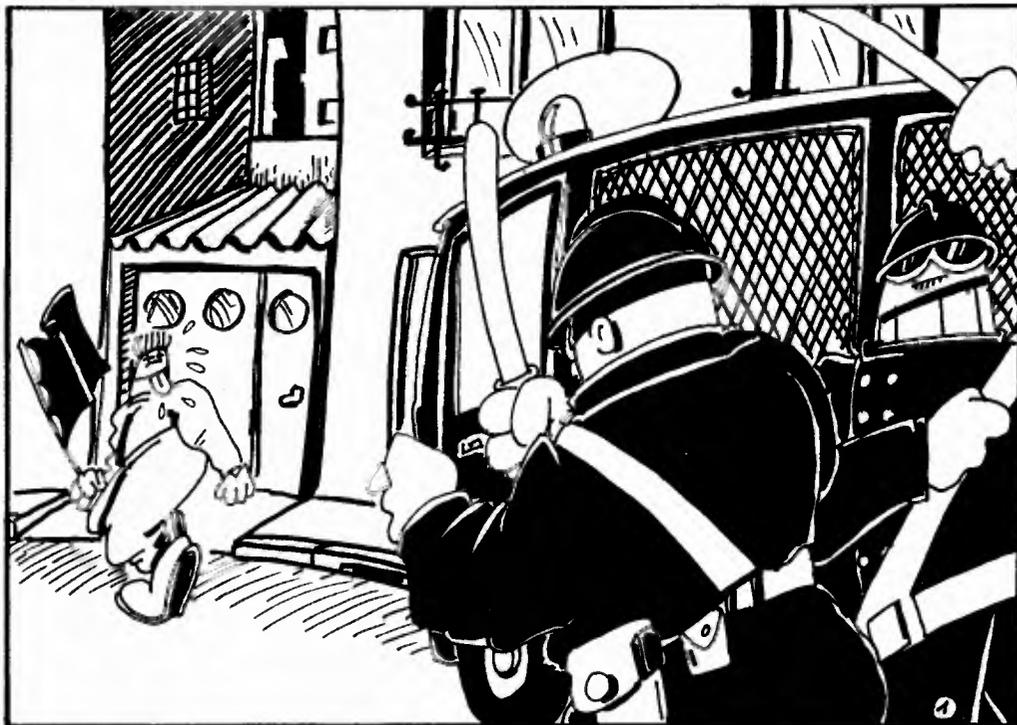
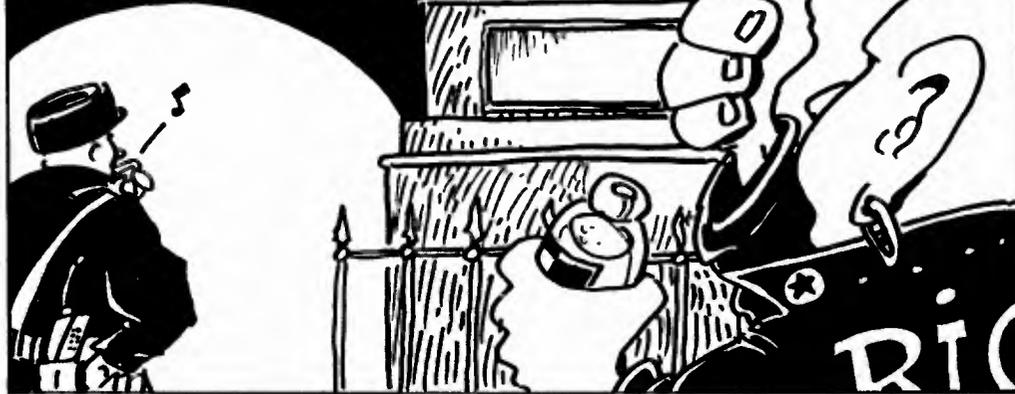
CONTE: ALAIN    DESSINS: TAPAGE NOCTURNE    NO ©1985



Ce soir, les anarchistes décidèrent qu'ils n'iraient pas à la manifestation. Le terrain sur lequel les conviaient leurs adversaires leur semblait trop connu de ceux-ci pour qu'ils puissent, avec quelque chance de succès, y utiliser leurs propres armes et y faire entendre leurs idées. Ils savaient que, sur ce terrain, l'adversaire serait forcément vainqueur et que l'objectif de la manifestation se dissoudrait bien vite pour qu'il n'en subsiste plus que la répétitive partie de cache-cache entre les flics et eux. Ils en avaient assez de jouer à cache-cache et de présenter comme un triomphe le fait d'avoir pu échapper à une arrestation recherchée.



Donc, ils avaient décidé d'intervenir là où on les attendait pas, à ce moment en tout cas, où tout le monde se trouvait sur le pied de guerre, sur les lieux de l'affrontement prévu. Ils avaient, par exemple, reprenant cette idée déjà utilisée dans le passé, placé des drapeaux noirs en lieu d'où ils étaient bien visible. Ils avaient aussi pénétré dans les locaux de la TV et avaient eu le temps d'y lire la déclaration suivante:



« Considérant que l'Etat, en ce qu'il est le représentant patenté de la domination sur l'Homme, est l'obstacle premier à tout progrès proprement humain.

Considérant que l'argent est la base matérielle sur laquelle s'appuie cette domination.

Considérant que la haine et son fondement la peur de l'autre et de l'inconnu qui est en nous virtuellement, sont les justificatifs les plus évidents de cette domination, qu'elles amènent chacun à un frileux repli sur soi, au renoncement à ses aspirations et à la vie qu'il sent palpiter en lui.

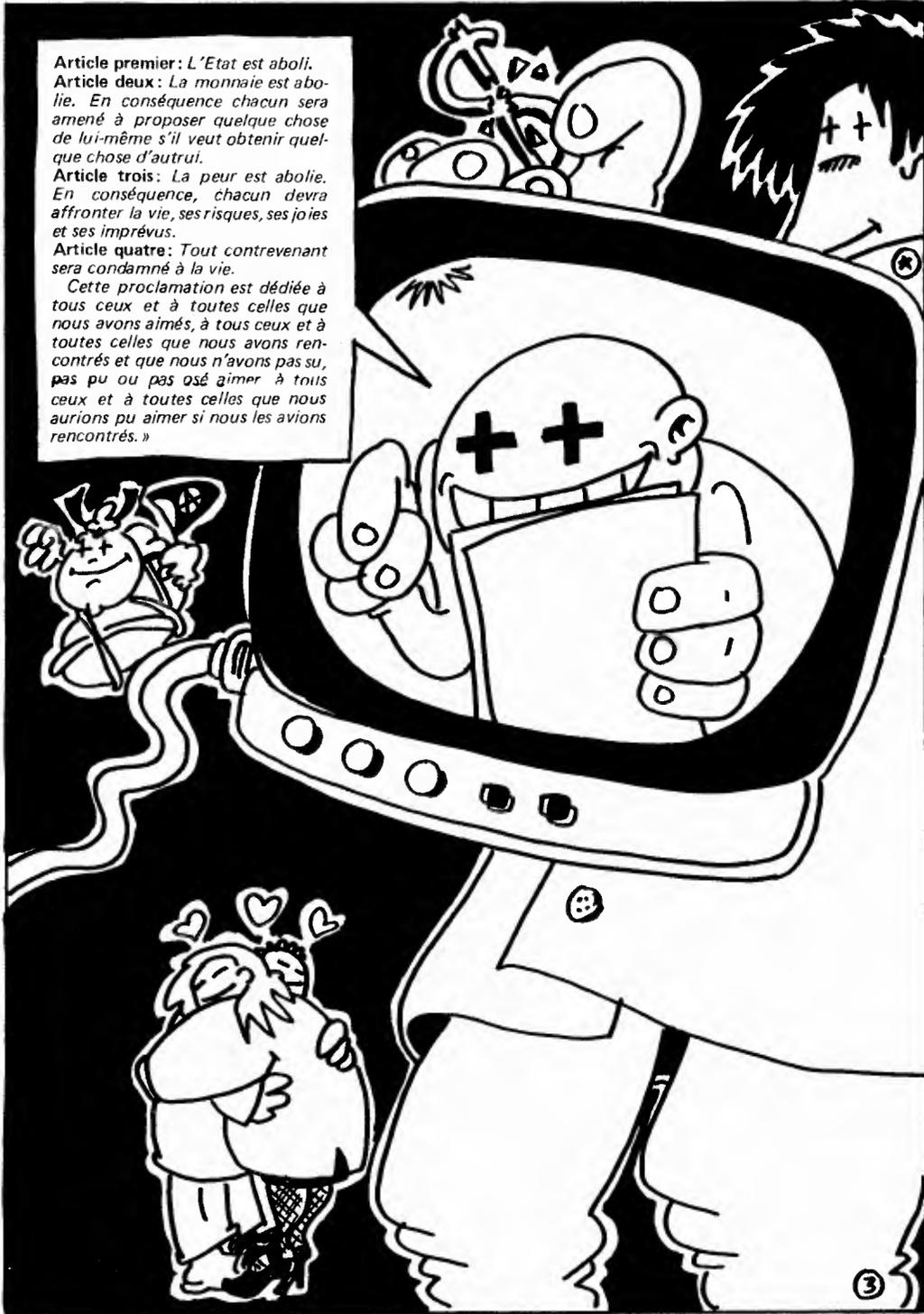


Article premier: L'Etat est aboli.  
Article deux: La monnaie est abolie. En conséquence chacun sera amené à proposer quelque chose de lui-même s'il veut obtenir quelque chose d'autrui.

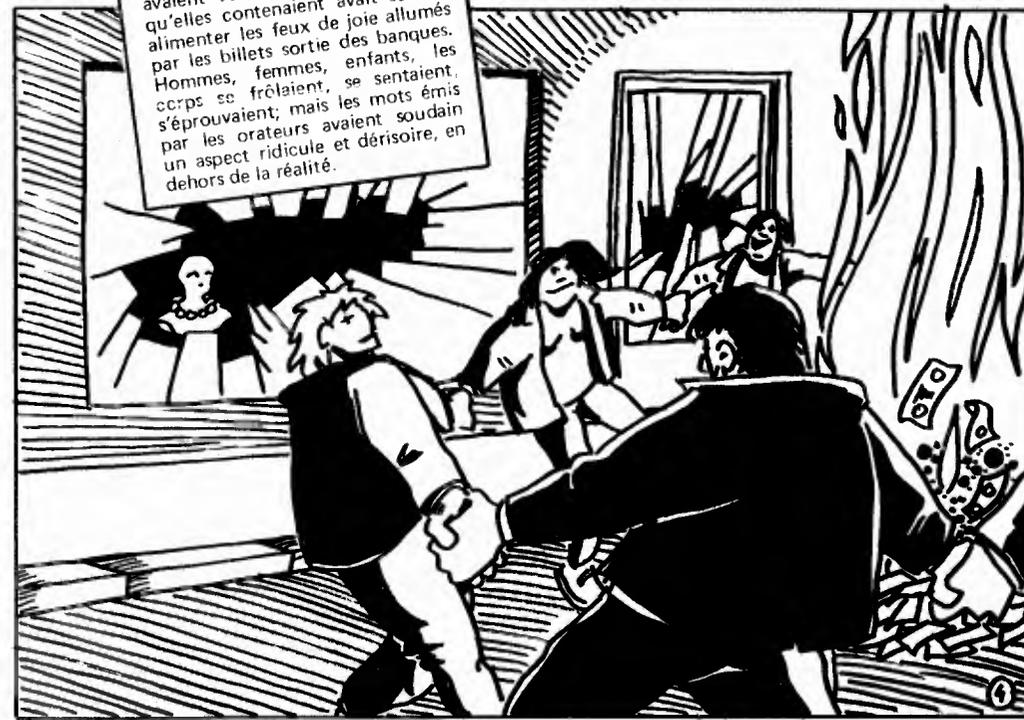
Article trois: La peur est abolie. En conséquence, chacun devra affronter la vie, ses risques, ses joies et ses imprévus.

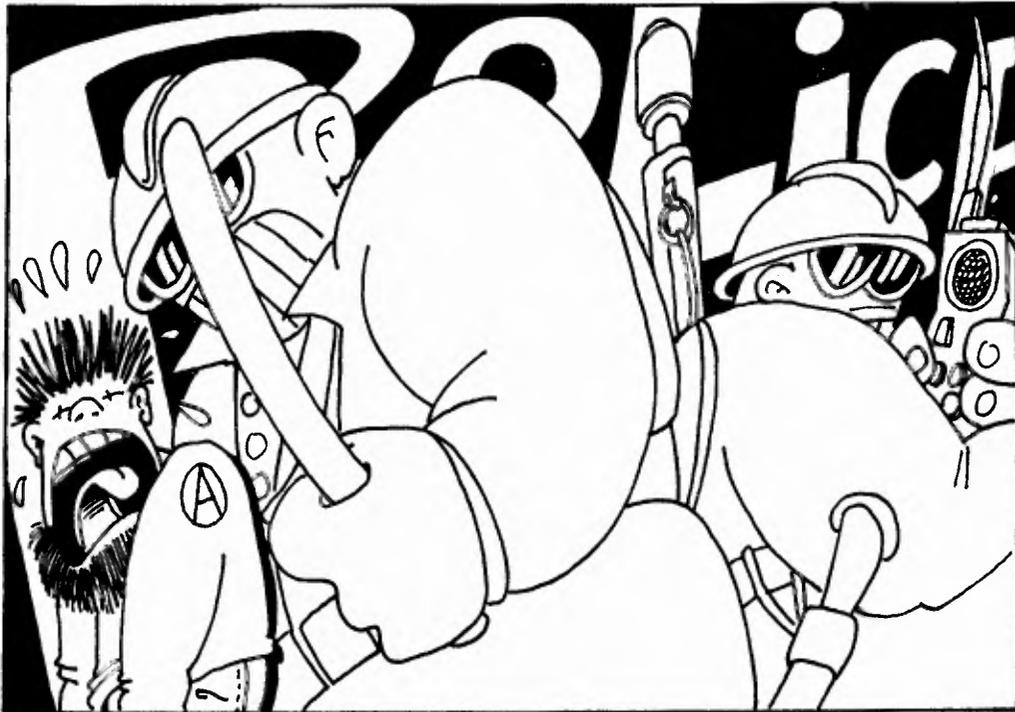
Article quatre: Tout contrevenant sera condamné à la vie.

Cette proclamation est dédiée à tous ceux et à toutes celles que nous avons aimés, à tous ceux et à toutes celles que nous avons rencontrés et que nous n'avons pas su, pas pu ou pas osé aimer à trois ceux et à toutes celles que nous aurions pu aimer si nous les avions rencontrés.»



Alors les gens, quelques dizaines, quelques centaines, quelques milliers étaient descendus dans la rue. Celle-ci avait pris soudain une allure différente. Ce n'était plus l'endroit où se croisaient, hostiles, des passants étrangers les uns aux autres. C'était un lieu où il était devenu possible de rencontrer l'autre. Les vitrines d'objets inutiles avaient volé en éclat et le luxe qu'elles contenaient avait servi à alimenter les feux de joie allumés par les billets sortie des banques. Hommes, femmes, enfants, les corps se frôlaient, se sentaient, s'éprouvaient; mais les mots émis par les orateurs avaient soudain un aspect ridicule et dérisoire, en dehors de la réalité.





Bien sûr, la police était bien vite intervenue et, dès le lendemain, les choses étaient rentrées dans l'ordre. Pour l'histoire officielle, cela n'avait été qu'une nuit chaude parmi d'autres. D'un autre point de vue, cependant, cette nuit avait duré une éternité. Elle brillait, pour ceux qui l'avait vécue, d'un éclat inoubliable qui leur faisait pressentir qu'il n'était pas possible qu'elle reste sans lendemain et que, lorsqu'ils le désireraient, d'autres nuits, d'autres jours seraient à nouveaux des instants de liberté, des instants qui finiraient par rendre caduc l'ordre caduc dont il ne restait plus qu'une apparence.



# BELZEBUTH

LUTTONS CONTRE TOUTES LES REPRESSIONS

ÉCOLE, ARMÉE, USINE... A  
BAS TOUTES LES CASERNES!



N\* 3 prix 2F.

Journal des lycéens et étudiants libertaires de Lyon

16 pages 14X21

à Commander au 13 rue P. Blanc 69001 Lyon, en vente à La Gryffe.

# La place du projet interculturel dans la société future ou comment décoloniser la pensée libertaire

## I. DE L'ETHNOCENTRISME DANS LA PENSÉE LIBERTAIRE

**L**a pensée libertaire est (ou est censée être) universelle, mais ses penseurs sont occidentaux dans leur majorité et surtout dans leur façon de penser. Comment les libertaires de l'Orient et du Sud vivent et peuvent surmonter cette contradiction ?

On peut de prime abord émettre l'hypothèse qu'ils la vivent assez mal. Serait-il normal que dans un projet anti-totalitaire qui concerne tout le monde, les blancs réfléchissent et théorisent, même révolutionnairement, pour les noirs, les jaunes ou les basanés.

Il est certain que le développement du mouvement libertaire s'est fait dans des circonstances historiques caractérisées par l'émergence du capitalisme. Il ne reste pas moins vrai que les mouvements et les idées libertaires dans le sens d'actions et de pensées anti-totalitaires, anti-étatiques et anti-religieuses ont existé sous diverses formes dans les sociétés pré-capitalistes.

Combien de fois, les penseurs de la civilisation judéo-chrétienne et ses contestataires — les anars n'y sont pas exclus — ont qualifié dans plus d'une occasion, de sauvages, de primitifs ou de barbares des peuples qui avaient d'autres cultures, d'autres histoires. L'évolutionnisme n'a pas épargné même les conceptions les plus aptes à barrer la route à l'économie et à la théorie des forces productives. L'idée de la supériorité de la civilisation occidentale même si elle n'est pas explicitement exprimée, est sous-jacente aux évaluations portées sur les autres sociétés. Il n'est pas facile de se détacher des références culturelles originelles. On pense souvent l'autre à travers nos catégories, nos schèmes mentaux produits de notre première socialisation.

Dans une pensée aussi généreuse que celle de Kropotkine, et qui est consciente de l'ethnocentrisme d'un Rousseau ou d'un Hobbes par exemple, l'évolutionnisme et la référence aux valeurs occidentales ne disparaissent pas totalement. Dans l'éthique, nous lisons : "Déjà les sauvages les plus primitifs possèdent... des coutumes élaborées à cet effet. La coutume

établit l'égalité du traitement. Darwin fut surpris de constater chez les sauvages de la Patagonie que, si un blanc donnait un produit comestible quelconque à un indigène, celui-ci partageait immédiatement le morceau entre tous les assistants. Le même fait est constaté par divers explorateurs chez diverses tribus primitives; moi-même je l'ai observé chez un peuple pasteur, se trouvant même à un degré d'évolution supérieur; chez les Bouriates, habitant les régions reculées de la Sibérie." (P. Kropotkine - L'éthique - Paris, Stock Plus, 1927, 1979). (p. 100).

Depuis quelques temps, avec la percée de l'ethnologie et l'anthropologie modernes d'une part, avec le déclin de l'idéologie moderniste d'autre part, un intérêt est porté aux pays anciennement "primitifs", parfois avec sincérité pour fonder un internationalisme réel, d'autre fois par hypocrisie ou par expiation, mais souvent avec le comportement d'un touriste qui ne vit pas les choses de l'intérieur, mais à travers les stéréotypes et les images que lui procurent son appareil photo et les médias.

Et qu'est-ce qu'ils peuvent lui présenter ? Un tiers-monde affamé — vérité première, et pour cause — ; un monde soumis et aliéné. Pourtant, les révoltes contre l'arbitraire de l'Etat, contre l'idéologie religieuse, les volontés d'expression radicale n'ont pas manqué dans ces pays. Que ces manifestations n'aient pas produit une pensée libertaire globale et cohérente est une réalité qui ne justifie en rien le monopole des valeurs occidentales sur cette pensée.

La théorie libertaire devrait être au confluent de toutes les contre-cultures de la terre. Pour qu'elle ne soit plus l'apanage d'une civilisation, d'un peuple, une remise en question — du langage utilisé, des comportements quotidiens (indifférence ou respect inconditionnel de l'autre), et enfin des normes et valeurs, passées pour universelles, mais qui ne relèvent que d'une civilisation — devrait être faite.

En même temps, les intellectuels libertaires du tiers-monde ont pour tâche de se ré-approprier la mémoire radicale et contestataire de leurs peuples en se penchant sur une histoire riche d'arbitraire et d'oppression, mais aussi de résistance à cette oppression.

C'est à partir de ce moment qu'une théorie libertaire, fruit d'expériences universelles et différentes, pourrait voir le jour.

La relativisation des cultures par un contact et une communication permanents des individus appartenant à des sociétés régies par des normes différentes, et qui sont appelés à dialoguer et à se confronter d'égal à égal pour vivre ensemble malgré leurs différences et construire la société de demain, s'appelle de nos jours : pratiques interculturelles.

## II. ILS CHERCHENT NOTRE PEAU OU NOTRE CULTURE

Il n'est peut-être pas un hasard que les idées internationalistes ont fleuri dans les milieux révolutionnaires de l'immigration et des minorités culturelles. Le passage d'une société à une autre ou d'une culture à une autre est une occasion propice d'observation des différences culturelles permettant d'être vigilant vis-à-vis du sentiment national, et, par conséquent, contribue à la recherche d'une cohésion basée sur des intérêts extra-nationaux.

Cependant, entre l'internationalisme et l'interculturel, la problématique est un peu différente. Avec l'interculturel, il y a un glissement ou plutôt une complexification des rapports entre la lutte des classes et la lutte culturelle. L'interculturel ne nie pas les luttes de classes dans une même nation, une même culture, mais fait traverser ces luttes par d'autres, d'ordre culturel. Entre un ouvrier français et un autre algérien qui travaillent tous les deux à Citroën et qui sont au même échelon et à la même catégorie, les rapports de force culturels dans la famille, dans le quartier ou à l'usine ne sont pas identiques. Autrement dit, ce qui définit un individu dans une société n'est pas avant tout son statut économique, mais sa situation culturelle dans laquelle est incluse son statut juridique (nationalité, code civil...), ses comportements en fonction de sa socialisation et les images que lui renvoie la société de ses valeurs culturelles originelles.

C'est avant tout l'étrangeté, l'altérité qui posent problème à ceux qui les refusent. Pour ces derniers, la solution est soit le rejet ou l'assimilation. Deux exemples peuvent illustrer cette politique. Les colonisateurs ont toujours justifié leur agression par le fait que les peuples colonisés sont arriérés, n'ont pas une bonne culture ou qu'ils n'en ont pas du tout. La mission coloniale est donc de les dresser ou de les assimiler à la culture dominante.

Le deuxième exemple est celui de

l'immigré qui est contraint soit de penser comme un bon (ou un mauvais — puisqu'on est entre libertaires —) français, mais Français tout de même, soit "d'aller voir ailleurs". La métropole a besoin de bras, mais aussi de têtes vierges pour produire et consommer français.

L'idée que les colonisés et les immigrés n'ont pas de culture est une aberration car qu'est-ce qu'une culture sinon un ensemble de savoir-faire et de capacités cognitives transmises par l'éducation. Quelle définition donner à la culture sinon la réponse qu'une société se donne à elle-même sur le plan alimentaire, vestimentaire, sexuel, familial, politique et économique... L'opresseur, en niant aux autres leur culture, tente, en réalité, de les acculturer à ses propres valeurs. La culture savante joue le rôle de dépossession de ceux qui n'en ont pas, de toute culture.

Cette stratégie de dépossession n'ayant que relativement réussi, va céder la place à un rejet dont le racisme n'est que l'aspect le plus flagrant. Puisque les immigrés ont une culture, on ne veut pas d'eux chez nous. C'est simple !

Si la première génération des immigrés italiens et polonais en France, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a subi l'assimilation et le rejet, la deuxième génération de la fin du XX<sup>e</sup> siècle — dont les distances culturelles s'agrandissent avec l'arrivée d'une immigration africaine, maghrébine et asiatique — revendique, parfois fort, ses racines ethniques et culturelles. Cette revendication est un élément important dans la construction du projet interculturel. Un élément important, mais qui n'épuise pas la totalité du projet. En effet, l'interculturel n'est pas la juxtaposition des cultures qui coexistent entre elles et transposées en tant que telles en France. Il ne s'agit pas de créer une mosaïque et des ghettos coagulés et bien séparés.

La culture immigrée n'est ni le reflet, ni un échantillon représentatif de la culture d'origine bien qu'elle en emprunte certains éléments. L'interculturel est une situation de métissage dans laquelle des hommes et des femmes entrent en relation de dialogue et de conflit afin de rendre intelligibles des comportements différents. Cette confrontation et ce dialogue doivent se faire sur la base d'une remise en question permanente de nos systèmes de valeurs réciproques, et de l'effort d'acquiescer les valeurs positives des autres cultures.

Dans des écoles, des quartiers et des lieux de travail, certaines expériences "interculturelles" se mettent en place pour s'ouvrir à d'autres cultures, s'informer... ; mais ce ne sont souvent que des expériences qui nous rappellent trop la division sociale du temps de travail et celui du plaisir. La société dominante a toujours su folkloriser une culture et par là-même l'assassiner en la mimant pour distraire les esclaves. Les danses indiennes et africaines, le couscous maghrébin et le riz asiatique sont, dans le cadre actuel des inégalités devant le travail, le logement, et de la non participation à la vie politique des immigrés, non des espaces d'expression et de créativité interculturelles, mais une "chakchouka" exotique.

ABDOUL LE BOUGNOUL

# SOLIDARITE AVEC LE PEUPLE KANAK EN LUTTE

**L**A France, un des derniers Etats au monde à posséder des colonies, avec ses DOM-TOM.

La Nouvelle-Calédonie, Territoire d'outre-mer français dans le Pacifique, illustration frappante, caricaturale, d'un régime d'apartheid.

Dépossédés de leurs terres, massacrés après plusieurs grandes insurrections, parqués dans des réserves, soumis à un code de l'Indigénat jusqu'en 1946, n'obtenant le droit de voter qu'après 1956, pour bientôt se découvrir minoritaires dans leur pays, les Kanaks se battent, aujourd'hui, pour arracher leur indépendance et construire le « socialisme en pays kanak ».

**M**ILITANTS libertaires vivant dans l'Etat qui les colonise, nous nous sentons à plus d'un titre concernés par leur lutte. C'est pourquoi nous tenons à les assurer de notre entière solidarité, et en même temps à intervenir pour contredire la propagande qui vise à dénaturer tant la forme prise par le mouvement indépendantiste que le contenu de son combat.

Tout d'abord, nous souhaitons rappeler quelques aspects de la *société traditionnelle kanake* qui expliquent en partie la revendication indépendantiste et nous paraissent susceptibles de favoriser l'émancipation des populations vivant dans une Kanaky indépendante et socialiste. Nous ne mythifions pas la « société sans Etat » kanake, dans laquelle les rapports entre les sexes, par exemple, laissent sans doute autant à désirer qu'ailleurs, à commencer par notre société. Mais nous ne partageons pas davantage la vision ethnocentriste de « société féodale » que voudrait en donner l'impérialisme culturel occidental — en attribuant au représentant d'une communauté traditionnelle (improprement appelée « clan ») les fonctions et le titre de « chef ». Nommé pour représenter la cohésion du groupe, en fait, ce « chef sans pouvoir », souvent le dernier arrivant, se situe parmi les membres de la communauté, non au-dessus d'eux. De même, contrairement à ce qui est fréquemment affirmé, l'individu n'est pas étouffé par le groupe dans la société kanake, car intérêts collectifs et individuels n'y sont pas dissociés. La société kanake obéit — dans son organisation comme dans la production (avec une propriété collective des terres), dans l'échange, la répartition du travail et de son produit — à des règles communautaires qui tiennent compte des qualités et des besoins de chacun et garantissent à tous droits individuels et collectifs. Cette société a vécu pendant plus de 4 000 ans sans classes ni Etat, sans prison ni asile. Toute son organisation repose sur le dialogue qui crée le consensus, ce qui explique à la fois les formes prises par la lutte indépendantiste et le contenu de cette lutte.

● Le peuple kanak s'est doté d'une structure de lutte, le *Front de libération nationale kanake socialiste*, qui prend racine dans l'organisation traditionnelle et coutumière de la société kanake, et fonctionne comme celle-ci au consensus. La méfiance que nous inspirent les stratégies frontistes des mouvements de libération nationale en général ne nous empêche pas de noter dans le frontisme « à la kanak » quelques aspects qui nous paraissent intéressants ; ainsi :

- Les mots d'ordre lancés avant le 18 novembre par le Front pour organiser des barrages et boycotter les élections n'ont été repris que parce qu'ils passaient par les voies coutumières ; le mouvement indépendantiste n'aurait rien pu faire sans l'accord des « chefs » coutumiers, partant, des Kanaks qu'ils représentent. Par l'abstention au vote de 80 p. 100 de la communauté kanake, le FLNKS a prouvé sa très forte représentativité.

- Lors de son dernier congrès, le FLNKS a décidé de confier son pouvoir de décision et de contrôle aux comités de terre, donc à sa base, ce qui constitue une sorte de garde-fou contre l'oppression, la domination toujours possible d'une de ses composantes sur les autres, et contre l'apparition d'un phénomène bureaucratique.

● Sans l'apparition du mouvement indépendantiste, la disparition du peuple kanak aurait été inéluctable. Disparition programmée, en effet, avec les massacres, les épidémies, les cantonnements, et la politique de l'Etat français visant à « faire du Blanc » pour rendre les Kanaks minoritaires dans leur pays et satisfaire les intérêts économiques et stratégiques de

l'impérialisme français dans le Pacifique (notamment après le « boom » du nickel des années 60-70). Mais, enfermés dans des réserves, niés dans leur civilisation, les Kanaks ont fait de celles-ci le refuge de leur peuple et de leur culture, le lieu où ont mûri leurs revendications. *Lutte contre un génocide tant physique que culturel et lutte de libération nationale* vont ainsi de pair.

Non intégrés à l'économie de marché, les Kanaks vivent aujourd'hui, à 70 p. 100, entre eux dans les tribus. Ils connaissent de ce fait très peu le salariat et la vie urbaine. Se trouvant à l'extérieur de la société marchande, ils ne défendent pas un projet de société productiviste et — élément « original » par rapport aux autres mouvements de libération nationale — la bourgeoisie kanake n'existe pour ainsi dire pas.

● Le « *gouvernement provisoire* » mis en place le 1<sup>er</sup> décembre représente essentiellement un titre honorifique et répond à une nécessité sur le plan diplomatique : il permet au petit peuple kanak d'être reconnu et de se faire entendre dans le concert des grandes nations. Instruits par l'expérience historique des dernières décennies, les Kanaks sont conscients du danger que représente l'engrenage étatique. Cependant, ils pensent que si l'Etat est une « donnée incontournable » pour eux aujourd'hui, la *civilisation mélanésienne*, bien qu'affaiblie, peut les garantir contre les déviations centralisatrices demain. Ils souhaitent donc retrouver et s'appuyer sur certains aspects de leur société traditionnelle, souvent dévoyés par le colonialisme. Les rapports économiques et sociaux kanaks sont, en effet, liés à une philosophie qui exclut toute forme de domination, d'exploitation et d'oppression. Pour parvenir à une « société socialiste en pays kanak », les Kanaks souhaitent ainsi faire se rencontrer le mode de production rural communautaire avec les technologies et les modes de vie actuels, sans se référer à un quelconque modèle importé. Ils veulent mettre sur pied une forme originale d'économie (autocentrée et communautaire) à partir de leur organisation sociale égalitaire et décentralisée, et, unissant tous les exploités dans un vaste front social, maîtriser les moyens de production modernes avec les travailleurs des autres communautés.

● Les Kanaks n'envisagent pas, en effet, l'indépendance autrement que dans un *pays multiracial*, où la conscience de classe aura dépassé les divisions raciales créées par le colonialisme et les barrières culturelles. Leur lutte contre le colonialisme et le génocide physique et culturel s'accompagne donc d'une *lutte anti-capitaliste*.

Le mouvement indépendantiste a toujours été multiethnique, rassemblant Métropolitains, Caldoches, Wallisiens et Tahitiens aux côtés des Kanaks. « *Kanak* » signifie

« *homme* », et la défense de la culture kanak, le combat engagé par le peuple kanak pour survivre ne reposent pas sur des bases raciales. Le peuple kanak revendique le droit de pouvoir accueillir sur sa terre quiconque choisit de vivre avec lui, sans lui demander pour autant de renier sa propre identité. Il lui offre, avec l'hospitalité, la *citoyenneté kanake* dans une société socialiste. Mais la formation d'une *Kanaky multiraciale et socialiste* implique de reconnaître préalablement le droit à l'existence d'une civilisation et d'un peuple mélanésien non impérialistes.

Le mouvement indépendantiste cherche à faire la jonction entre Kanaks et non-Kanaks, en établissant par exemple des barrages pour échapper aux ghettos culturels et permettre aux exploités de toutes les communautés de se rencontrer (Kanaks et Wallisiens étant les plus défavorisés, les plus touchés par la misère et le chômage). Il cherche aussi cette jonction en développant l'*Union des syndicats des travailleurs kanaks et exploités*, pour moitié composée de travailleurs non kanaks rassemblés avec les travailleurs kanaks sur des bases de classe. Le comité directeur de ce syndicat indépendantiste compte autant de Kanaks que de non-Kanaks. Pierre Declercq, quant à lui, secrétaire général de l'Union calédonienne (le plus important parti politique du mouvement indépendantiste), assassiné en 1981 (... et son successeur Eloi Machoro quatre ans plus tard) était métropolitain.

#### **La lutte engagée par le peuple kanak nous interpelle à plus d'un titre :**

■ *Par son aspect anticolonial* : nous sommes solidaires ici comme ailleurs des mouvements qui luttent contre le colonialisme, quel que soit le pays qui le pratique. Tout particulièrement dans le cas présent, même, parce que nous subissons nous aussi l'Etat directement responsable du processus colonial, Etat qui défend les intérêts économiques et stratégiques français et n'hésite pas, pour les sauvegarder, à programmer un *ethnocide*. Pour empêcher une nouvelle guerre coloniale et abattre le colonialisme, nous soutenons la **légitime revendication du peuple kanak à l'indépendance**, sans demander à ce peuple colonisé de répondre pour les échecs des luttes anti-impérialistes précédemment menées, sans accorder notre soutien à certaines conditions et contre certaines garanties données au préalable par rapport à la future société kanake. Nous ne pouvons « monnayer » notre soutien en exigeant du peuple kanak ce que nous-mêmes n'avons pas réussi à construire ici : une société libertaire. Pour autant, ce soutien contre le colonialisme ne signifie pas que nous adhérons inconditionnellement aux objectifs poursuivis ou aux moyens mis en œuvre dans la lutte. Il ne présage pas de notre attitude pour le futur et, loin

d'annihiler tout esprit critique, il en requiert le plein exercice.

■ Parce que *cet Etat colonial qui emprisonne et tue à travers ses gendarmes, comme auparavant en Algérie, ose parler au nom du « peuple de France » et se dire « de gauche »*. Une fois de plus, un gouvernement « socialiste » assure et défend l'ordre colonial avec la plus parfaite hypocrisie :

● *Hypocrisie du « vote démocratique Un homme une voix »* qu'il veut imposer, alors que seul le peuple kanak est colonisé, que ce peuple a volontairement été rendu minoritaire sur sa terre, qu'il a obtenu le droit de vote en même temps que le rapport de forces démographique évoluait en sa défaveur, qu'il court le risque de se faire massacrer... alors que **seul le peuple kanak doit se prononcer sur son avenir et que le droit à l'indépendance d'un peuple colonisé ne se négocie pas**.

● *Hypocrisie face à la violence* : le couvre-feu en Nouvelle-Calédonie ne concerne que les Kanaks, comme l'ont prouvé les rassemblements réalisés sans difficulté par l'extrême droite en de multiples occasions ; en revanche, les forces de l'ordre n'assurent que la sécurité des non-Kanaks et interviennent à l'intérieur des réserves avec une brutalité déjà rencontrée au cours de l'histoire, dans d'autres occupations.

● *Hypocrisie de « l'indépendance-association »* qui cache — très mal — le néo-colonialisme. Il s'agit pour l'Etat français de construire un Etat calédonien viable, qui produise pour la France sans tomber dans une autre zone d'influence et qui mette le peuple kanak au travail selon les critères de l'économie de marché et de la rentabilité...

Devant toutes ces manifestations d'hypocrisie, nous affirmons avec le mouvement indépendantiste kanak que **le processus de décolonisation ne doit pas être hypothéqué par les échéances électorales françaises, et que l'indépendance doit être immédiate**, avant que le retour de la droite au gouvernement ne rende la situation encore plus dramatique pour le peuple kanak.

■ *Par son aspect antimilitariste et antinucléaire* : les forces d'occupation françaises qui quadrillent la Nouvelle-Calédonie n'ont rien à y faire, et nous dénonçons la répression musclée comme l'envoi des paras là-bas. Les forces militaires qui protègent le site d'expérimentation nucléaire n'ont rien à faire non plus à Tahiti, où l'Etat français craint une « contamination » de la revendication indépendantiste kanake, menace pour la présence française sur l'atoll de Mururoa, et même à Kourou en Guyane. Nous soutenons le mouvement antinucléaire et les populations du Pacifique dans leur refus du danger atomique que la France fait planer en permanence au-dessus de leur tête, avec ses essais nucléaires.

■ Parce que la lutte menée *contre les agissements de l'extrême droite en Nouvelle-Calédonie n'implique pas un*

soutien à sens unique de notre part : nous en sommes complètement partie prenante. L'extrême droite envoie ses mercenaires attiser la haine entre les communautés. Elle lâche ses milices en armes contre les Kanaks. Nous devons montrer que Le Pen n'est pas seul à se sentir concerné par le « problème calédonien » et à en parler, pour l'empêcher d'en faire, par les campagnes qu'il mène sur des thèmes racistes, un tremplin électoral.

■ Parce que le mouvement indépendantiste appelle ses militants à la *désobéissance civile*, notamment en les incitant à faire la grève de l'impôt, à refuser de participer à la vie économique (beaucoup de Kanaks ont aujourd'hui déserté leur entreprise et regagné leur « tribu »), à s'insoumettre, à créer des écoles parallèles et des coopératives de développement populaire. Et parce que, sans défendre un projet de société future bien établi, le mouvement indépendantiste s'appuie sur des idées de démocratie directe, d'autogestion (à partir des coopératives et d'une appropriation collective des terres), sur une réparti-

tion des richesses selon les besoins, aussi, idées qui, avec le syndicalisme de classe développé depuis plusieurs années, nous paraissent porteuses d'espoir.

■ Parce que, dans la lutte menée, la *volonté de non-alignement* est affirmée, et une Fédération des pays mélanésiens souhaitée pour contrer l'impérialisme d'où qu'il vienne. La Kanaky fait l'objet de convoitises mondiales, sur le plan militaire aussi bien qu'économique. Contre toutes ces pressions, l'aide que, de l'extérieur, nous pouvons apporter aux Kanaks est déterminante. C'est pourquoi la **Journée internationale de solidarité du 20 avril** constitue beaucoup plus qu'un symbole.

*La solidarité des travailleurs et du mouvement antinucléaire dans le Pacifique, avec l'appui du Forum des syndicats du Pacifique* sont déjà acquis au peuple kanak. Mais sa lutte doit également pouvoir compter sur notre solidarité ici. Elle ne peut déboucher sur une solution favorable aux partisans d'une Kanaky indépendante et

socialiste que si un large mouvement anticolonial se développe, prêt à s'opposer à toute tentation de recours à la violence – qu'elle vienne de l'extrême droite ou de l'Etat – comme à toute manœuvre électorale.

*Cette solidarité doit être très forte en France* tout particulièrement, parce qu'elle peut permettre, en exerçant une pression directe sur l'Etat colonial, de peser sur son orientation et d'influencer sa décision :

Elle doit être très forte *aujourd'hui* pour permettre au peuple kanak d'**arracher son indépendance** en évitant tout risque d'un dérapage, dû à l'isolement, vers un combat désespéré de type racial.

Elle doit être très forte *demain*, pour lui permettre de **lutter contre les impérialismes** et de **s'engager, dans une Kanaky socialiste, sur la voie de l'émancipation des travailleurs.**

Coordination libertaire  
contre les impérialismes

## Kanaky quelle solidarité ?

La nature de notre solidarité avec le peuple kanak pose problème dans le mouvement libertaire. Certains militants refusent de s'engager dans un soutien au FLNKS pour différentes raisons, dont les principales sont : le « racisme » du FLNKS ; la lutte de libération nationale, soi-disant « marxiste-léniniste ». Or, il nous paraît clair que nous devons être solidaires de la lutte des Kanaks. Nous pensons que la solidarité que les libertaires portent au peuple kanak ne peut prendre aujourd'hui d'autre forme que celle d'un soutien au FLNKS. Ce soutien critique, à notre avis, n'entre pas en contradiction avec nos positions libertaires.

### POSITION DE PRINCIPE PAR RAPPORT AUX LUTTES D'INDEPENDANCE

Au vu des expériences passées (Algérie, Vietnam, etc.), il peut paraître surprenant que des libertaires s'inscrivent dans le cadre d'une lutte d'indépendance nationale, dans la mesure où elles ont donné lieu à des régimes marxistes-léninistes, nationalistes, totalitaires. Cependant, tout mouvement d'émancipation d'un peuple est légitime ; ce n'est que le phénomène de dénaturation de celui-ci qui mène aux situations que l'on connaît aujourd'hui dans les pays cités ci-dessus.

On constate, d'autre part, que des avant-gardes sont occidentalisées et ne prennent pas en compte, dans leurs schémas et programmes, les réalités, traditions et cultures locales.

Une des caractéristiques de ces avant-gardes, souvent organisées en parti, réside dans le penchant vers un productivisme entrant en contradiction avec le mode de vie des autochtones.

Néanmoins, malgré ces expériences aux évolutions pour le moins condamnables, la question de notre propre engagement demeure : devons-nous, oui ou non, soutenir les luttes d'émancipation nationale ?

Ce qui caractérise toutes ces luttes, c'est d'abord leur aspect anticolonialiste. Or, nous pensons qu'un libertaire doit se mobiliser dans ce type de lutte. En effet, le soutien verbeux n'a aucune valeur révolutionnaire : soyons concrets dans nos luttes, quelles qu'elles soient. Par ailleurs, si nous voulons que le courant libertaire y trouve un écho, notre participation doit être effective ; bien que nous ayons conscience du caractère spontanément libertaire de certains combats (la Makhnovtchina, par exemple).

### ■ SPECIFICITE ■ DE LA LUTTE KANAK

Certains libertaires refusent leur soutien au FLNKS, craignant que celui-ci ne puisse trouver d'autre alternative à ce qui peut être observé dans les pays ayant conquis leur indépendance.

Les schémas classiques sont : créer un excédent de main d'œuvre dirigée vers la production industrielle ou agricole d'exportation en vue d'aboutir à un cadre social

plus avancé ; cela confirmé par une politique fiscale et d'épargne appropriée, « étape » (au sens marxien du terme) également dénommée « accumulation primitive », et qui a pour principale conséquence la destruction de la société traditionnelle. Or, précisément, le FLNKS se refuse à entrer dans ce processus de développement : « Comme une fatalité, tous les pays décolonisés ont abouti à des régimes barbares, qu'on peut appeler totalitaires, stalinien ou policiers. Alors, bien sûr, le seul rempart de la culture kanake ne peut être pas nous préserver de ce genre de dérive... Mais, en fait, nous sommes encore dans la phase de lutte pour l'indépendance et la dignité. Et pour nous, mettre fin à l'arrogance, au racisme et à la bêtise des colons, à tout ce qui a sédimenté la peur, l'ignorance, la guerre civile larvée qui existe depuis 131 ans entre les communautés a un contenu politique très fort. Beaucoup plus que des propositions « académiques » style : demain, ce que nous voulons, c'est nationaliser le nickel, faire ceci ou cela, avoir une constitution élaborée où on proclame la démocratie et le socialisme, comme en URSS – qui, comme chacun sait, a la Constitution la plus libérale et la plus démocratique du monde (...). Il y a une bataille politique à mener dans le FLNKS pour intégrer de plus en plus la dimension de classe, autogestionnaire, de changement global de société, et dépasser les simples revendications nationalistes. Mais il ne faut pas attendre de nous une recette toute faite qui sera applicable là-bas comme ici (1). »

Nous voyons bien par là que nous, libertaires, ne devons pas laisser passer cette occasion de faire en sorte que la société kanak puisse être réellement autogestionnaire. Nous devons en tout cas informer sur le caractère de classe de cette lutte, tel que l'USTKE le montre. En effet, ce syndicat, qui est une des composantes du Front, ne regroupe pas seulement des Kanaks ; il vise à organiser tous les travailleurs exploités de Nouvelle-Calédonie : preuve en est sa direction com-

posée de cinq Kanaks et de cinq membres d'autres communautés. En outre, son objectif est aussi de briser les conflits ethniques entretenus par les colons.

## LE ROLE DES LIBERTAIRES

Il est évident que pour nous cette lutte s'inscrit dans un enjeu plus large, à savoir :

### ■ L'antimilitarisme

Une fois de plus, l'armée montre sa fonction, la répression musclée.

### ■ Le combat antinucléaire

Dans un texte adressé au président Mitterrand, le général Lacaze souligne que la lutte kanak, par son risque contaminateur, pourrait remettre en cause la présence française à Mururoa, menacer ainsi l'existence du centre d'essais atomiques, les mêmes craintes concernant également le centre d'essais des fusées européennes de Kourou en Guyane.

L'existence de la Kanaky pourrait donc servir de point d'appui dans la lutte antinucléaire. Ces deux luttes se situant elles-mêmes dans un cadre plus général, le combat contre l'impérialisme.

### ■ L'extrême droite

Comme en Algérie, elle saute sur l'occasion pour affirmer son racisme, son nationalisme et son esprit colonialiste. Sa violence militaire est d'autant plus forte (pour preuve la présence de 15 nervis d'extrême droite aux côtés du GIGN lors de l'exécution de Machoro et Nonaro) que pour elle l'enjeu est de taille : la non-existence de la Kanaky se traduirait par une plus grande pénétration dans le tissu social de son idéologie, comme cela s'est manifesté lors de la campagne sur l'insécurité par exemple. En outre, l'attitude de certains colons reflète concrètement celle de l'extrême droite.

### ■ Le mot d'ordre du FLNKS de désobéissance civile se traduit comme suit : grève de l'impôt ; non-participation à la vie économique ; création de coopératives ; création d'écoles parallèles.

Comment ne pas soutenir de tels mots d'ordre ?

Nous savons bien aujourd'hui que la forme prise par l'organisation d'une lutte a une influence considérable sur la société qu'elle engendre. Dans ce cadre, l'influence des libertaires pourrait évidemment, au niveau des coopératives et des écoles parallèles, être d'une importance capitale ; d'ailleurs, pour organiser ces structures en Kanaky, le FLNKS sollicite toutes les contributions.

Nous appelons l'ensemble des libertaires à se solidariser concrètement avec la lutte du peuple kanak, ce qui se traduit en métropole par la constitution d'un rapport de forces politique afin d'empêcher le massacre des Kanaks.

Coordination libertaire  
étudiante  
(CLE, chez La Réserve,  
29 av. de la République  
75200 Mantes-la-Jolie)

(1) Extrait d'IRL n.59, « Solidarité avec la lutte du peuple kanak ». Propos tenus par Hnalaine, permanent syndical bénévole en Nouvelle-Calédonie, membre du bureau exécutif de l'USTKE, principale confédération syndicale indépendantiste engagée dans le Front.

# COMMUNIQUES

## CAUSERIE

A 20h30, le mardi 4 juin, débat organisé par le CAPEL à l'ASCA (8 av. de Bourgogne, Beauvais) : « Radio libertaire et les radios libres » avec comme invité W. Rosell.

## UN NOUVEAU JOURNAL : SHERWOOD

Sherwood veut porter une cnote-information militante sur l'espace judiciaire européen et l'euro-répression.

Sherwood a pour préoccupation première et immédiate la défense des réfugiés politiques des démocraties occidentales (italiens, basques) présents en France.

Sherwood n. 1 est sorti. Il coûte 10 F et on peut le commander chez Ruptures, BP 1, 94501 Champigny sur Marne cédex.

## UNE SEMAINE SUR LE LIVRE ANARCHISTE

La librairie Publico organise du 17 au 22 juin une semaine sur le livre anarchiste. Chaque jour sur les ondes de Radio Libertaires et à la librairie aura lieu un débat avec un auteur ou une table ronde. (IRL participera à celle du mercredi 19 portant sur les revues libertaires).

Chaque débat ou table ronde sera accompagné d'une exposition et d'une vente promotionnelle.

Pour plus de détails, s'adresser au 145 rue Amelot 75011 Paris (tél. (10 805 34 08 ou achetez le Monde Libertaire du 13 juin qui consacrera 4 pages supplémentaires à cette manifestation.

## POITIERS AFFICHE

Le groupe Berkman de la FA vient de sortir une affiche : « Obéir aveuglément, jamais ! Insoumission objection ! », disponible pour la somme de 5 F (1 F pièce à partir de 10 ex), port non compris, en écrivant à : Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris.



## UNE VIE DE PROLETAIRE

Les cahiers du vent du ch'min viennent d'éditer un texte de Vanzetti : « Une vie de prolétaire », avec un avant-propos de Pa Kin à l'édition chinoise de 1938. Pour 25 francs, on peut se procurer cette brochure en écrivant à Le vent du ch'min, 5 bis rue Rolland-Vachette 93200 Saint-Denis.

## ON A FAIM

Un nouveau fanzine anarcho-punk vient de sortir sur Rouen : « On a faim ». Contact : « On a Faim », c/o JP Levaray, 9 impasse des pommiers, 76800 St Etienne du Rouvray.

## DESSINS ANTIMILITARISTES

Le COT a fait appel à 40 dessinateurs pour un recueil de dessins sur l'antimilitarisme : « Aux larmes citoyens ». On peut se le procurer pour 49 F plus 6 F de port, en écrivant à : COT, BP 229 81006 Albi cédex (chèques à libeller à l'ordre de l'A.P.E.L.)

## LES MERCREDIS DU CEP

Le Centre d'Expressions populaire (CEP) organise une fois par mois, le mercredi à partir de 19 h, des rencontres sur un thème d'actualité :

- 22 mai : l'effet Le Pen et la renaissance de l'extrême-droite
- 12 juin : Corsica Nazione.

CEP 44 rue St Georges 69005 Lyon.



Il nous reste encore quelques exemplaires du numéro spécial d'IRL sur les Kanaks (numéro paru en février 1985).

Vous pouvez toujours vous les procurer en nous écrivant :

- 1 exemplaire : 20 francs
- 3 exemplaires : 50 francs
- 5 exemplaires : 80 francs
- 10 exemplaires : 150 francs

IRL, 13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon  
IRL CCP 4 150 95 N LYON



## BULGARIE 9 SEPTEMBRE (1944-84)

**L'**année dernière, la République populaire de Bulgarie a fêté ses quarante ans d'existence : 9 septembre 1944 - 9 septembre 1984. A cette occasion, la revue *L'Alternative* avait envoyé un questionnaire à quelques Bulgares en exil en leur demandant de participer à un numéro de la revue consacré à la Bulgarie. Les questions posées con-

cernaient la nature de la "libération" du 9 septembre 1944, le caractère du régime actuel, les possibilités de lutte et les perspectives d'avenir. *L'Alternative* a des difficultés et annonce la suspension de sa parution (provisoire, espérons). IRL a demandé mon texte, que je vous propose tel qu'il a été rédigé en août 1984 pour *L'Alternative*.

Dimitrov

«Le propre des oppressions et des agonies est qu'elles débouchent très vite sur la monotonie. Les Russes le savent depuis toujours, eux qui ont gelé la question d'Orient sous un appareil aussi immobile qu'inférieur». (Philippe Garnier Raymond, *Le Nouvel Observateur*, 6 juillet 1984). Cela est encore plus vrai pour la Bulgarie, où tout est «immobile et infernal» depuis 40 ans. Et pourtant, il faut continuer à en parler car il s'agit de la vie de millions d'êtres humains qui n'ont pas, eux, la possibilité de parler. En 1969, le Parti communiste bulgare a organisé, pour le XXV<sup>e</sup> anniversaire de son régime, des manifestations grandioses sous le signe «25 = 100», c'est-à-dire qu'en un quart de siècle et sous sa direction, la Bulgarie a réalisé un siècle de progrès. Que vont-ils inventer aujourd'hui, pour glorifier leur propre régime ?

**Le 9 septembre 1944, date-frontière** dans le changement des régimes, début du régime du P. C. bulgare. Selon le vocabulaire officiel, c'était un acte révolutionnaire, une révolution populaire. Je donne ici mon appréciation personnelle : j'étais adolescent à l'époque, j'habitais la capitale, Sofia, et je me trouvais ce jour-là dans le centre de la ville, avec la foule. C'était une fête pour la plupart des gens qui étaient autour de moi, c'était la fin de la guerre et des bombardements qui avaient détruit la moitié de notre ville, et l'espoir d'une vie nouvelle. Ce n'était évidemment pas la fête pour les tenants de l'ancien régime, mais ce régime était compromis par sa collaboration servile avec l'occupant (Hitler), par sa propre politique présente et passée : régime sans vie politique libre, participation de l'armée bulgare à l'occupation de la Yougoslavie et de la Grèce (pour le compte du chauvinisme bulgare et pour l'armée allemande), vie sociale dominée par une caste de parvenus avides et sans scrupules, avec une monarchie imposée et un roi de la Bulgarie d'origine allemande... Mais en même temps, derrière la fête et l'espoir, régnait une certaine inquiétude. La Bulgarie avait évité pendant toute la guerre de déclarer la guerre à l'URSS (par contre, elle l'avait déclarée aux Etats-Unis!) et d'envoyer ses soldats sur le front de l'Est ; et voilà que l'URSS déclarait maintenant unilatéralement la guerre à la Bulgarie. L'armée rouge était massée sur la frontière. On parlait de «la libération de la Bulgarie» mais les Allemands avaient déjà quitté le pays...

S'agissait-il d'une révolution, d'une révolution populaire ? Je ne le crois pas. C'était d'abord un *coup d'Etat militaire*. Un groupe d'officiers de l'armée bulgare

tsariste avait arrêté le gouvernement précédent. On voyait encore des chars devant le ministère de la Guerre. Le nouveau premier ministre, Kimon Georgiev, avait déjà participé aux précédents coups d'Etat militaires. Mais c'était absurde car l'armée bulgare était toute désorganisée, dispersée à travers toute la péninsule, souvent désarmée, et en tout cas sans ligne de conduite claire.

C'était en même temps une *prise de pouvoir* par une formation politique — le Front patriotique dans lequel tous les ex-partis politiques (interdits sous l'ancien régime), ressuscités, faisaient une coalition (Parti agrarien, Parti social-démocrate, Parti communiste, Parti centriste comme «Zveno») — sans aucune difficulté, car l'effondrement militaire et la retraite de l'armée d'occupation laissaient un vide politique, une dislocation de tout l'appareil étatique et administratif.

Mais c'était surtout *l'invasion d'une armée étrangère*, l'armée rouge. En Bulgarie, il n'y avait pas de front de guerre, la bataille avait lieu dans les plaines de Hongrie et en Yougoslavie où les partisans bloquaient la sortie des Allemands en Grèce. D'ailleurs les premiers soldats russes arrivés à Sofia par le train faisaient partie de l'intendance, les unités de combat sont arrivées plus tard.

Il n'y a pas eu d'actes révolutionnaires : on a changé les drapeaux, le gouvernement, on a nommé de nouveaux régents pour le jeune roi, on a chassé les anciens dignitaires... et rien d'autre. Un exemple, entre beaucoup d'autres : les ouvriers des usines de conserves de fruits Tavekalev, dans la vallée de la Maritza, sous l'influence des anciens de la guerre d'Espagne, avaient chassé leur directeur (qui, de plus, était lié à l'ancien palais du roi, ayant été son fournisseur privilégié) dès le changement de régime, et ils avaient élu un comité de gestion des ouvriers qui avait fait aussitôt démarrer la production. Quelques semaines plus tard, la nouvelle police (la milice) arrêtait ce comité et imposait de nouveau l'ancien directeur (il fut renvoyé quelques années plus tard, pendant la nationalisation décrétée par l'Etat).

C'était donc un *changement de régime*, pas une révolution, encore moins une révolution populaire. Le nouveau régime se préoccupait avant tout de constituer ses organes de répression en vue de la lutte pour le pouvoir au sein même de la nouvelle coalition du Front patriotique. En attendant, nous avons vécu quelques mois d'une relative liberté politique avec l'existence de plusieurs journaux d'opinions différentes, la possibilité de débats, etc.

Ainsi, si l'on doit faire une comparaison historique, le 9 septembre 1944 était plus proche de la Révolution de février 1917 à Saint-Pétersbourg que de celle d'octobre 1917. L'analogie s'arrête à ce seul point. Le P. C. de Lénine et Trotski avait besoin d'un coup d'Etat appelé «la Grande Révolution d'octobre», devant le risque de prise de pouvoir par le Congrès des soviets. Le P. C. bulgare a fait un *coup d'Etat graduel et progressif* grâce à la présence de l'armée rouge, à ses propres organes de répression et à la tactique pratiquée dans toute l'Europe de l'Est et l'Europe centrale, dite «tactique des salamis». Progressivement et cyniquement, le P. C. bulgare a fabriqué des scissions artificielles dans les autres partis, a absorbé et éliminé physiquement même ses propres alliés et ex-amis de la coalition dite «Front patriotique». Ainsi, par les méthodes d'un *terrorisme étatique*, le P. C. a imposé le règne d'une minorité (le P. C. avait à peine 15 000 membres en 1944). Mais pour pouvoir perpétuer son règne, il a un besoin constant d'une sorte de *coup d'Etat permanent*, c'est-à-dire une guerre civile permanente qui caractérise toujours le régime de la Bulgarie depuis 40 ans.

En abordant la première question, nous avons répondu en partie aussi à la seconde : les caractéristiques et les bases de la *société bulgare actuelle*. Le P. C. a pris le pouvoir en Bulgarie par voie illégitime, par complot et terrorisme organisés ; le P. C. B. a éliminé toutes les autres expressions politiques. *Il est obligé de continuer à gouverner par la terreur et la violence*. Une minorité a pris le pouvoir à l'aide d'une puissance étrangère. Ce pouvoir, toujours l'expression d'une minorité, ne peut se perpétuer et durer que grâce à cette même puissance dont le pouvoir local est le serviteur, le valet, le pion.

Notre peuple, comme la plupart des petits peuples, a eu très souvent des expériences similaires. Mais ce qui est nouveau et qui aggrave énormément son sort, c'est que le pouvoir en place est de *nature totalitaire* et d'une hyprocrisie exceptionnelle. Il est «ouvrier» tout en étant dans la réalité profondément anti-ouvrier, exploiteur, interdisant les grèves et les syndicats indépendants. Il est «parlementaire» parce qu'il fait voter par son parlement, mais en réalité tout est mascarade et tragi-comédie. Il est «démocratique» et il refuse les valeurs essentielles de la démocratie. Il est pour la «paix» et il maintient une psychose de menace de guerre, pratique la guerre civile contre son propre peuple. Il est «socialiste» tout en formant une société de privilèges, de classes, de domination, d'exploitation, de capitalisme d'Etat. Il est ouvertement pour le totalitarisme sur la base du parti unique, d'une vérité unique et obligatoire, du refus de toute liberté et de tout pluralisme ; il est pour les paysans mais il restaure le «servage» dans les villages où le nouveau «pometchnik» est le secrétaire du parti et le nouveau propriétaire, l'Etat omniprésent.

Je me permets de faire ici quelques remarques personnelles d'après les souvenirs de mon expérience en Bulgarie. Les considérations précédentes viennent de plusieurs années vécues sous ce régime. C'était une expérience extraordinaire pleine de contradictions, d'espoirs et de déceptions, de débats et de souffrances. L'espoir d'une vie nouvelle, d'une société différente de celle du fascisme, s'est vite effrité. Les doutes, les soupçons prenaient forme. Nous, les jeunes de l'époque, avions l'impression d'être sortis d'une sorte de ténèbres pour entrer dans de nouvelles ténèbres encore plus denses. Une certaine vie politique, sinon libre du moins tolérée, a

pu néanmoins se manifester pendant plusieurs mois. Il y avait, je l'ai dit, des journaux d'opinions différentes, on pouvait écouter, discuter et compléter notre formation politique qui était auparavant très mince. C'est ainsi que les sociaux-démocrates, les libéraux, les agrariens, les radicaux, les syndicalistes, les libertaires avaient leur presse, leurs brochures, leurs clubs. Et nous allions partout, assoiffés, impatients, dévorant les livres et les brochures, passant des nuits entières à chercher et à discuter. Mais progressivement et visiblement, cette relative liberté s'est rétrécie. Certaines publications, certains livres disparaissaient aussi, suivis de la disparition des personnes qui les animaient. La méfiance, la peur, l'angoisse revenaient aussi, comme avant. La délation, l'arbitraire, la violence apparaissaient de nouveau. Le cauchemar du fascisme revenait sous un autre nom. Nous, les jeunes, continuions nos débats, nos recherches, mais plus prudemment, puis clandestinement. Mais cela devenait de plus en plus difficile, les arrestations commençaient. Bientôt notre tour d'être arrêtés, torturés, envoyés dans les camps, les prisons, arrivait. Le stalinisme à son apogée s'installait chez nous.

Il y avait au début beaucoup de choses que nous ne comprenions pas, puis la réalité nous a obligés à nous rendre à l'évidence, mais cette réalité était hypocrite, fausse, avec deux langages, l'un officiel, l'autre celui de la répression. Une autre chose également difficile à comprendre était l'indifférence du reste du monde devant notre sort. Nous avions le sentiment d'être enfermés dans une réserve d'animaux livrée aux loups, d'être vendus comme des esclaves africains du XV<sup>e</sup> siècle, d'être coupés du reste du monde. Je me souviens des élections, les seules où se présentaient plusieurs listes et plusieurs candidats. La violence, l'arbitraire, la terreur ouverte se sont déchaînés devant les représentants du monde occidental, y compris le représentant personnel du président des Etats-Unis. Et malgré cela, ces élections ont été acceptées. En dépit de la terreur, un certain nombre de députés de l'opposition ont été élus; mais ils furent arrêtés dans la salle même de l'Assemblée nationale, envoyés en prison, plusieurs même exécutés. Des anciens résistants, des anciens de la guerre d'Espagne, se retrouvaient de nouveau dans les camps où ils étaient avant le changement de régime, souvent maltraités par les mêmes geôliers.

Une collectivisation forcée, semblable à celle d'Ukraine dans les années 30, a réduit la moitié de notre population à la famine, au désespoir. Et pourtant nous n'avions pas beaucoup de gros propriétaires, car plusieurs réformes agraires avaient été faites auparavant. Et le monde restait indifférent, un silence de complicité s'abattait sur nous. En même temps, la propagande officielle parlait des mouvements de révolte, de libération nationale, à travers le monde, et en même temps le pouvoir écrasait chez nous impudemment toute liberté nationale et sociale, chaque étincelle de révolte. C'est alors, par déduction, que nous en avons conclu que le monde occidental était effectivement complice, que, quelque part, dans quelque marchandage diplomatique, des accords secrets avaient partagé le monde et que nous étions abandonnés, vendus, réduits en esclavage pour que l'autre moitié du monde puisse vivre en paix.

C'est alors, abandonnant toute idée de résistance, que certains d'entre nous sont partis en exil, dispersés à travers la planète, la plupart encore meurtris, désespérés, isolés. D'autant plus que nous avions ici confirmation de nos soupçons et de l'abandon de notre pays et de toute l'Europe orientale et l'Europe centrale par le monde occidental — cela s'appelle Yalta. En décrivant aujourd'hui ces événements, il me vient à l'esprit deux remarques: ceux qui crient un peu partout «plutôt rouge que

mort» ne savent pas qu'il y a quelque chose de pire que la mort: c'est d'être obligé de vivre en «infirmite mentale», c'est-à-dire d'accepter une immoralité absolue comme valeur normale. C'est plus grave qu'une infirmité psychique ou physique. La seconde remarque est une question: je me demande si le Parti communiste n'a pas autorisé une certaine période de tolérance pour pouvoir mieux reconnaître et neutraliser ceux qui pouvaient le gêner.

Quelles sont les perspectives de lutte contre le régime actuel en Bulgarie? Il y a sur ce point une contradiction, pour ne pas dire une absurdité, non seulement en Bulgarie mais dans tout le bloc de l'Est dominé par Moscou. D'un côté existe une défaite évidente et complète de la société dite «socialisme réel», et un refus non moins évident de cette réalité, non seulement parmi les peuples colonisés mais aussi chez les peuples «soviétiques» (qui sont aussi opprimés que les autres, sinon plus). Et de l'autre n'existent que très peu de perspectives de lutte contre ce régime. Comment appliquer ce paradoxe qui paralyse la volonté de ces peuples, qui mène à l'échec leur effort pour secouer ce joug? L'un des facteurs, et non des moindres, est ce que nous avons mentionné un peu plus haut — l'indifférence et même la complicité du monde dit libre qui accepte de laisser l'autre moitié du monde en esclavage. Yalta était un marchandage honteux entre grandes puissances. Mais Helsinki a été la légalisation par tous les pays civilisés de ce même partage du monde. L'autre facteur est la puissance militaire, y compris atomique, des deux blocs qui exclut théoriquement toute confrontation militaire. Mais ceci n'empêche pas chaque bloc d'utiliser cette force et cette menace dans son propre camp. Cela n'a pas empêché non plus l'URSS de déplacer ses avant-postes militaires vers plusieurs pays nouvellement conquis.

Mais l'essentiel, c'est la nature totalitaire du régime en URSS et par conséquent en Bulgarie. Le régime hitlérien n'est pas tombé tout seul. L'humanité a connu beaucoup de régimes dictatoriaux, de systèmes esclavagistes et féroces. Mais l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle connaît le régime le plus totalitaire de son histoire.

Et pourtant, il y a des perspectives dans cette lutte. Sur plusieurs plans. Comme puissance militaire, aucun empire colonial n'a jamais été éternel. Au fil des siècles, combien d'empires, combien d'Etats ont dominé, puis se sont écroulés? L'empire moscovite s'écroulera aussi, car l'esprit de liberté, de révolte, de dignité a toujours triomphé de l'injustice, du mensonge, de l'esclavage. Les peuples colonisés subsistent des régimes imposés, les peuples soviétiques aussi, mais ni les uns ni les autres n'ont jamais accepté ces régimes qui sont les négatifs des valeurs humaines et sociales essentielles. Ces affirmations peuvent sembler gratuites mais pour ceux qui ont vécu ces régimes, qui ont connu et suivi leur évolution, ce sont des certitudes. Combien de révoltes, de grèves, de refus (la plupart complètement inconnus d'ailleurs) dans les pays «satellites» et en URSS même? On connaît les plus évidents (Kronstadt 1921, Berlin 1954, Pologne, Hongrie 1956, Tchécoslovaquie 1968, Pologne 1980... presque tous les 12 ans! L'Afghanistan depuis 4 ans).

Malgré la mystification bien entretenue («le premier Etat socialiste du monde»), malgré la falsification des témoignages, malgré la propagande déchaînée, la réalité du «socialisme réel» a fini par s'imposer et perdre tout attrait idéologique. Il ne reste que la puissance militaire. Mais elle compromet le développement économique civil et l'URSS est toujours «une grande puissance sous-développée». Jusqu'à quand ses propres peuples pourront-ils supporter cette charge qui perpétue leur vie misérable? Mais la puissance militaire n'est pas illimitée, elle ne peut pas faire face à l'état de siège en Pologne, à la guerre en

Afghanistan, à la nécessité d'avoir des garnisons dans toute l'Europe centrale et l'Asie... La question ne réside pas dans la solidité du régime (qui est toute relative) ni dans la volonté de lutte des peuples opprimés (qui est plus qu'évidente), elle se pose dans la méthode et la tactique de cette lutte. Jusqu'à présent, plusieurs tactiques ont été essayées: lutte armée (Ukraine, Pays baltes, Biélorussie, Afghanistan), lutte pacifique (la paysannerie, les dissidences, les tolstoïens, les intellectuels), lutte ouvrière (Berlin, Budapest, Pologne), avec même une partie de la direction du Parti communiste (Tchécoslovaquie, Hongrie) ou avec tout un peuple (Solidarnosc, Afghanistan), etc.

Moscou a toujours gagné militairement, mais a cédé chaque fois idéologiquement. Ainsi, sa face monolithique s'est fissurée progressivement. Où vont se produire les prochaines fissures? En Hongrie, l'URSS a cédé sur un plan économique; en Pologne, le parti s'est effacé devant l'armée; en Yougoslavie, l'autorité même de Staline a été bafouée; en Roumanie, l'URSS a reçu plusieurs affronts; les républiques d'Asie centrale sont à la limite de la sédition; les Pays baltes ne supportent pas le régime russe... La Bulgarie reste seule comme modèle de fidélité! Pendant un certain temps, certains espéraient une modération, une évolution démocratique des partis communistes au pouvoir. Même aujourd'hui, certains recherchent des «durs» et des «plus modérés» au Kremlin. C'est une illusion. Les partis de type marxiste-léniniste sont incapables d'évoluer, car en abandonnant une virgule de leur dogme, ils cessent d'être. La seule possibilité d'un certain changement, c'est l'évolution des rapports de forces entre le pouvoir en place et le contre-pouvoir qui est dans la société. En paraphrasant Che Guevara, on peut dire: «Il faut des dizaines, des centaines de Gdansk, de Novotcherkask, de Pozdan, de Budapest, de Kaboul», et beaucoup d'autres formes de lutte (Sakharov, Soljenitsyne, Pasternak, etc.). Mais il faut aussi une solidarité entre les différentes formes de lutte, entre les différents peuples en lutte, et la solidarité des peuples encore démocratiques vis-à-vis des peuples sous régime non démocratique.

Et la Bulgarie, dans tout cela? Notre sort est lié à celui des autres pays du bloc Est. Notre sort s'est d'ailleurs toujours décidé en dehors de nous, sans nous (au Congrès de Berlin en 1878, Neuilly en 1918, Yalta en 1944). Les autorités de Sofia ont fêté, il n'y a pas longtemps, 13 siècles d'histoire de l'Etat bulgare. Mais elles ont oublié de préciser que, pendant plus de la moitié de ces siècles, l'Etat bulgare n'existait pas, car le pays a presque toujours été occupé. Et même aujourd'hui, où l'Etat existe officiellement, c'est encore une occupation par une puissance étrangère, l'Etat est gouverné par des agents étrangers — étrangers au pays, étrangers au peuple.

Quelle alternative proposer, après la chute du régime en place depuis 40 ans en Bulgarie? Il est difficile de savoir quel avenir envisage le peuple lui-même car toute opinion publique autre que l'opinion officielle est interdite. En même temps, il est très facile à n'importe qui de faire des prévisions à la place du peuple. La Bulgarie, comme tous les peuples d'Europe de l'Est, est la «grande muette» et nous n'avons pas le droit de parler en son nom ni de chercher à deviner ce qui se cache derrière ce silence imposé.

La première nécessité vitale pour notre peuple, c'est de retrouver sa liberté d'expression, ses facultés de penser, de critiquer, de proposer. Autrement dit, la liberté politique c'est-à-dire la vie démocratique véritable. Il ne faut pas oublier que les peuples russes ont eu, dans leur histoire millénaire, seulement quelques mois de liberté politique, de presse sans censure: entre la Révolution de février 1917 et le coup d'Etat d'octobre de la même année.

De même que la seule radio libre a été celle de la Commune de Kronstadt (du 2 au 18 mars 1921), avant son écrasement par l'armée rouge de Trotsky et de Lénine. Les quelques mois de liberté toute relative (sans censure) en Pologne, pendant le temps de Solidarnosc, ont semé tellement de révoltes qu'aucun « état de siège », aucune armée du Pacte de Varsovie ne réussira jamais à les étouffer. La grande leçon en négatif de tous les régimes totalitaires (fasciste et nazi dans le passé récent, marxiste-léniniste à l'Est, néo-fasciste ailleurs) est que sans cette liberté publique et politique, toute vie sociale sombre dans le néant, retourne en arrière vers un nouveau Moyen Âge, arrête tout progrès social, intellectuel, économique et humain. Nous avons choisi l'exil parce que tout cela était interdit en Bulgarie, mais il faut entretenir ce débat ici puisqu'il est impossible là-bas.

C'est à travers ce débat que nous pouvons participer à la lutte et préparer l'avenir de notre peuple. Nous ne sommes pas des terroristes, nous ne sommes pas des criminels, nous essayons simplement de remplir la tâche qui est acceptée dans chaque société civilisée — l'opinion de l'opposition. Nous avons jusqu'ici envisagé deux thèmes fondamentaux : *le refus du totalitarisme* et la nécessité de la *démocratie politique et économique*. Il faut définir aussi le rôle de l'Etat. C'est l'essentiel d'un débat fondamental. Enumérons encore quelques thèmes qui émergent systématiquement et périodiquement à chaque révolte dans les pays de l'Est.

La liberté continue d'être le moteur principal de l'aspiration humaine. On a essayé de la limiter en tant que « préjugé bourgeois », de la pervertir en appelant une liberté son contraire ; mais la liberté persiste à mobiliser tous les hommes. La liberté sociale en tant que justice et solidarité ; la liberté politique en tant que possibilité de pensée différente et pluraliste ; la liberté économique en tant que refus d'exploitation et de domination. Aucune société n'est valable sans liberté.

L'homme continue d'être le facteur essentiel de chaque société. On l'a oublié, on a essayé de le sacrifier à « la collectivité », mais toute la société est devenue fautive et pervertie. Les droits de l'homme, sa dignité, son épanouissement, sont aujourd'hui une des premières revendications de notre temps. Aucune société humaine n'est possible sans êtres humains. Si l'on accepte la liberté de l'homme, son maximum d'épanouissement, on doit aussi accepter le maximum d'autonomie des groupements humains : ses associations, syndicats, communes, régions, entités ethniques, respecter son sentiment de faire partie d'une nation. Cette liberté ne doit évidemment pas empiéter sur la liberté des autres. La fraternité humaine ne peut être basée que sur le respect de chaque particularité. Si « la liberté sans la justice est un mensonge », la justice sans la liberté peut être un esclavage, surtout si les richesses produites par tous sont accaparées par une minorité privilégiée. Devant une économie étatique, planifiée et centralisée, dans laquelle les travailleurs des usines et des champs sont réduits à être des exécutants et les instruments du travail, on doit envisager d'autres modes de production : conseils ouvriers d'usine, autogestion, coopératives, associations producteurs-consommateurs, avec respect de la production individuelle, familiale et artisanale, etc. Voilà quelques grandes lignes d'alternatives possibles.

Le passé, la structure politique et économique du passé me semblent difficilement acceptables par de nouvelles générations qui ont vécu dans une autre structure et ont une autre mentalité. La « restauration » type « armée de Coblenz » avec l'ancien roi et les dignitaires paraît très peu probable. Les révoltés de l'Est parlent de « socialisme », mais le font-ils par conviction ou par tactique ? Les mots mêmes de communisme, socialisme, démocratie, tous ces

mots ont perdu leur sens, le pouvoir les a prostitués en les utilisant. Il faut trouver d'autres mots. En attendant, je pense qu'un socialisme démocratique, anti-autoritaire, fédéraliste, autogestionnaire et par conséquent libre, pourrait le mieux convenir à ces pays, après l'échec de ce socialisme étati-

que, bureaucratique et totalitaire. Les Polonais parlent de « socialisme autogestionnaire », les Tchèques de « socialisme à visage humain », les Hongrois de « conseils ouvriers ». Et les Bulgares ?

Dimitrov, août 1984

## BULGARIE (BIS)

# Pourquoi les jeunes contestent-ils ?

**P**our une fois, les éditions officielles bulgares n'ont pas lésiné en publiant une série d'interviews d'ouvriers qui tout en étant coupées et faites par des sociologues, n'en démontrent pas moins un certain nombre de vérités. Même si le fond de la question est connu, il est bon de le voir confirmer au grand jour, et pas seulement dans les conversations confidentielles. \*

On y apprend qu'un couple ayant deux enfants (2 et 4 ans) formé d'un chercheur et d'un professeur de faculté, gagnant 450 leva par mois (le salaire moyen est de 100/120) déclare : « Sur l'argent que nous recevons, presque 80 % va dans les besoins quotidiens, la nourriture en premier. » Pour un autre couple, avec un enfant de dix ans, une vendeuse de grand magasin et un membre de l'orchestre national, la situation est la suivante : 340 leva mensuels, « Nous économisons une grande partie pour acheter un appartement, et le reste est utilisé pour 75 % dans la nourriture. » Un dernier couple, avec un enfant de 2 ans et demi, est formé d'un serrurier et d'une ouvrière dans les montages électriques. Ils touchent 280 en moyenne. A la question, que vous reste-t-il après les dépenses pour la nourriture, ils répondent « peut-être 20 % ».

Il faut nuancer la situation globale en précisant que le premier couple a une voiture (achetée en partie par les parents) et ne se prive pas. On touche là le problème constant du livre : une comptable de 20 ans constate : « J'ai étudié au lycée 22 à Sofia. En classe, j'étais la seule de famille ouvrière. Les autres étaient tous des fils et des filles d'ingénieurs, de médecins, de directeurs. Je me sentais étrangère au milieu d'eux, et même méprisée. Cela m'irritait. Je pleurais chez moi, je ne voulais plus aller à l'école. Et j'avais absolument les mêmes capacités, j'ai même mieux étudié que certains. Mais ils dépensaient plus, pouvaient voyager et s'acheter des trucs, qui étaient au-dessus de mes moyens. D'où avaient-ils cette possibilité ? (...) Maintenant, je veux avoir un appartement, mais je ne l'ai pas et je ne suis pas prête de l'avoir, mais certains l'ont déjà, payé par leurs parents. Alors ? On en déduit que ce n'est pas la même chose d'être fille de couturière et fille de directeur. » (p.27, 28)

Le piston, appelé curieusement relation, « vraski » au lieu de « khodastvo », même dans les interviews, est

abordé de front. C'est à vrai dire la mode, y compris en URSS suivant en cela Lénine. Mais la réponse est aussi sous-développée : C'est toujours une faute individuelle, jamais une question de société. Ce qui change est qu'on donne une partie d'une enquête dans deux usines auprès de 70 jeunes employés et des ouvriers. A la question : peut-on vivre sans piston, 73 % des ouvriers déclarent que non, et 62 % des jeunes. A une autre question : vous êtes opposé au piston, 50 % des ouvriers disent que non, ainsi que 10 % des jeunes. L'enquêteur se montre très sceptique vis-à-vis des 90 % de jeunes affirmant s'être opposés au piston. Enfin, à la question : le piston est-il de la corruption, 15 % des ouvriers refusent de répondre, mais 35 % disent que oui (curieusement 30 % des ouvriers disent que non, ce qui donne un total de 80, au lieu de 100 !). Parmi les jeunes, 45 % disent que le piston est la corruption, et 20 % tient la chose aux influences.

Le reste du livre égrène soit de pieux conseils ou des descriptions inquiétantes, agrémentées de citations édifiantes du Tchernenko local. La meilleure partie du livre est celle qui décrit la réaction de lycéens et d'étudiants de Sofia à la question : « Pour quel salaire mensuel seriez-vous d'accord pour balayer la rue Rakovski (grande artère de la capitale) ? » Les réponses vont de 500 leva pour une minorité, à la majorité qui dit : jamais, ou bien « il y a des gens pour cela ». On est assez loin de l'abolition de la différence entre travail manuel et intellectuel ! Et quand on relit « Smolensk à l'heure de Staline » de Merle Fainsod, titre pompeux pour les archives soviétiques saisies par la gestapo, puis par la CIA, on tombe sur cette remarque sur un texte du KGB : (à propos de la dénonciation d'un scandale dans une usine) « De nombreux ouvriers, toutefois, exigeaient des châtements plus sévères pour les dirigeants. Suivant le rapport, ils n'approuvaient pas l'idée de la rétrogradation de ceux-ci au rang d'ouvriers d'usines. « L'industrie n'est pas la "katorga" (bannissement, bagne). Les régimes marxistes-léninistes entraînent le dégoût de la classe ouvrière parmi les dirigeants, qui se maintiennent au pouvoir, grâce à une tactique de mafiosi.

\* M. Anguelova — Khr. Peev « Za kakvo sporiat mladite ? » (Pourquoi les jeunes contestent-ils ?) Sofia, Narodna Mladej, 1983. 253 p.

BULGARIE (TER)

## La «tokof grip»

La **Bulgarie** a été à l'honneur dans la presse occidentale de janvier 1985 à propos de la répression de la minorité turque, à partir d'informations venant principalement de Turquie. Plutôt que d'aborder le fait de façon isolée, il faut le rattacher à la situation générale du pays. Depuis 2 ou 3 ans, la propagande bulgare insistait avec raison sur les difficultés de la Roumanie et de la Yougoslavie (pénurie alimentaire et coupures de courant), alors que de tels problèmes ne se posaient pas dans le pays. Si une certaine difficulté d'approvisionnement apparaissait, elle était attribuée aux achats massifs des touristes grecs et turcs. Le sentiment chauviniste était ainsi flatté, et personne ne semblait s'étonner qu'un nombre restreint de touristes puissent déséquilibrer la production bulgare.

Fin 1984, la viande de porc a disparu. Puis des coupures de courant ont été annoncées, et appliquées en décembre-février. La vague de froid qui a sévi dans le pays n'a pas entraîné de modification de ces coupures, qui a touché les logements individuels et certaines entreprises, de jour comme de nuit. On a ainsi vu l'apparition d'une nouvelle maladie «tokof grip», c'est-à-dire la grippe due au manque de chauffage et aux coupures de courant. Bien entendu, les poêles à mazout ne servaient à rien puisque le mazout avait disparu. Les Bulgares admettent difficilement cet état de choses puisque le pays vend de l'énergie électrique à la Turquie et à la Grèce. De plus, un maximum de litres d'essence utilisables par mois par véhicule a été établi depuis mars 1985, avec une augmentation de 50 % pour tout litre supplémentaire.

Cette détérioration de la situation économique dans un pays qui vient de célébrer le quarantième anniversaire de l'imposition du marxisme-léninisme a été compensée le plus naturellement du monde par la solution habituelle des dictatures; la xénophobie. Comme les gitans ont déjà été touchés par des mesures de répression, il y a une vingtaine d'années, et que récemment le pouvoir les disperse dans la population, à raison — au vue des nouveaux immeubles — d'une famille sur dix familles bulgares, il ne restait qu'à brimer les Turcs.

Le pouvoir a fait courir le bruit sur la danger qu'ils représentent pour le pays du fait de leur non assimilation. Cela a été aisément accepté du fait que ce sont des ennemis traditionnels et que, jusqu'à présent, en application de la pratique balkanique, les Turcs vivaient entre eux. Toujours pour les besoins de la cause de 10% de la population ils sont devenus 30% dans les rumeurs bien orchestrées par le pouvoir. Un voile discret a été tendu

sur les conversions forcées des Bulgares à l'islam par les Turcs dans le passé, et les Bulgares ont accepté cet hiver la «bulgarisation» des Turcs, obligés de changer de passeport, c'est-à-dire de nom et prénom, avec des brouilles en plus, comme la fermeture de la mosquée et l'interdiction de parler turc dans certaines localités. La même compréhension de la population apparaît pour les opérations de police contre des Turcs, et l'action de certaines sections de l'armée spécialisée dans les opérations de commando. Il est certain aussi que des membres du contingent, dont des médecins ont été réquisitionnés, du moins à Sofia, et même de nuit. Il y aurait eu des morts parmi les soldats et policiers

bulgares, quant aux Turcs, il ne fait pas de doute que des dizaines sont morts, dans plusieurs localités.

A court terme, la mesure xénophobe est certainement un succès. Mais d'ici quelques semaines, le pouvoir devra réfléchir aux conséquences. Les Turcs représentent un sous-prolétariat indispensable dans certaines entreprises à Sofia, indépendamment de leur poids dans de nombreuses régions pour l'agriculture. Les «pomatsi», ethnies de langue bulgare convertie à l'islam, sont un danger dans la mesure où ils cultivent principalement le tabac, et qu'une grève de solidarité de leur part, ou un sabotage de la production, priveraient l'aristocratie bulgare (les charges sont en fait héréditaires grâce à la transmission de titre comme «aktivni borets» d'ex-partisan de 39-44 à leurs petits-fils en 1980, chose qui ne se fait pas en URSS) de ses devises. Et alors comment les magasins à devises pour l'aristocratie pourraient-ils satisfaire les besoins en pièces détachées pour Peugeot, Mercedes, etc. ?



Le Nicaragua est-il un pays marxiste léniniste? Bien que des éléments tendent à donner une réponse positive, il semble exister une volonté de freiner cette évolution au niveau du pouvoir. En attendant d'autres analyses «*Problèmes d'Amérique Latine*» du 4ème trimestre 1984 présente des chiffres intéressants. On voit qu'entre 1980 et 1982 la part des pays marxistes léninistes dans les exportations se maintient à 6,5%/7,5%, alors que pour les importations on passe de 0,2% à 11,5%. Cuba représente une part très faible, c'est l'Europe de l'Est qui est majoritaire, et l'Asie manque totalement, pourtant en théorie le Vietnam fait partie du Comecon...

L'implantation des capitaux n'est pas clairement décrite, mais 30% des véhicules du Nicaragua viendraient des pays de l'Est, et vu la difficulté de

fourniture des pièces détachées déjà en Europe de l'Est, plus le prix du transport, on peut en déduire la ferme volonté des dirigeants nicaraguayens soit de devenir marxistes soit de se suicider économiquement.

★ ★ ★

SMOLOZKYP, organisation de défense des droits de l'homme en Ukraine, que nous avons déjà citée, nous a transmis sa liste de 59 sportifs soviétiques morts curieusement. Il s'agit uniquement de médailles d'or, d'argent et de bronze aux jeux olympiques. Entre 20 et 29 ans, il y a 10 morts; entre 30 et 39 ans, 14 décès; et enfin entre 40 et 50 ans, 23 morts. Au total 47 morts avant 51 ans, sur 59 cas. Espérons que les braves champions occidentaux meurent moins jeunes...!

# C I N E M A



# E T N A Z I S M E

**L**e livre récent d'Annette Insdorf traite cet argument à fond et avec compétence. L'auteur est bien indiquée pour parler d'un sujet aussi délicat : critique cinématographique bien connue (auteur, entre autres, d'une importante monographie consacrée à Truffaut), professeur de cinéma (qu'elle enseigne à l'université de Yale), animatrice cinématographique (programme de films pour la télévision culturelle américaine), oratrice extraordinaire (la meilleure qu'on puisse entendre en langue anglaise avec - mais dans un tout autre domaine - Corette King), juive d'origine polonaise (née à Paris par un hasard des circonstances), fille de deux survivants de l'holocauste, en somme quelqu'un qui était taillé sur mesure pour une telle tâche, possédant les connaissances nécessaires ainsi que la sensibilité indispensable.

Bien que le père d'Annette Insdorf se soit enfui d'un camp de concentration et sa mère ait également survécu à l'extermination des juifs, ce n'est pas à la maison qu'Annette a appris la vérité

au sujet de ces horreurs, ce qui est compréhensible car ses parents devaient essayer d'oublier le passé. L'étendue de la tragédie lui avait été révélée par NUIT ET BRUILLARD d'Alain Resnais, qu'elle considère le film le plus puissant du genre, même si certains critiques le trouvent dépourvu d'émotion à cause de la bande sonore plutôt frivole, sinon carrément joyeuse et donc en contraste avec le contenu de l'image. Le but du livre n'est pas commémoratif, mais plutôt celui de « montrer le prix payé par l'obéissance aveugle à l'autorité gouvernementale ». Il y a, alors, une leçon morale et politique évidente car les nazis responsables de crimes atroces se sont tous cachés derrière le paravent du devoir à accomplir, des ordres à obéir.

L'histoire nous a montré que de la centaine de criminels de guerre jugés par le Tribunal de Nuremberg il n'y en a peut-être qu'un qui soit encore en prison, alors que la plupart de ceux qui vivent encore conspirent contre la démocratie en finançant et organisant le terrorisme contemporain, peu d'entre eux s'étant repentis. Mais il y a d'autres espèces de nazisme, d'intolérance, de préjugés qui amènent aux camps de concentrations, que la victime soit encore

un juif (et à certains endroits c'est bien le cas) ou parfois un membre d'une autre race, religion, croyance politique. Il suffit de lire la collection des rapports d'Amnesty International pour vérifier la véracité de cette affirmation. Le seul danger est de flétrir SEULEMENT le passé sans regarder le présent et l'une des grandes valeurs du livre est exactement de ne pas perdre de vue la situation contemporaine. L'auteur souligne le fait que les idéologues militaires argentins de ces dernières années identifiaient le judaïsme avec la subversion (le cas Timerman est cité comme exemple) et montre en outre comment Syberberg, dans NOTRE HITLER fait dénoncer à son pantin Hitler ses imitateurs et admirateurs.

Le premier chapitre du livre d'Annette Insdorf est consacré à la « Version hollywoodienne de l'Holocauste ». Comme on le suppose tout de suite il s'agit, au mieux, d'une vision simpliste. L'exception mentionnée est LE CHOIX DE SOPHIE loué « pour son admirable traitement des matériaux de l'Holocauste » aussi bien que pour ses qualités visuelles, son respect pour le langage et la sobriété de la caméra et de la colonne sonore.

Le deuxième chapitre est consacré au « Montage significatif » qui décrit et analyse en profondeur THE PAWN-BROKER (adaptation remarquable du roman homonyme d'Edward Lewis Vailant) l'un des meilleurs films américains des années '60. Annette Insdorf en admire la vigueur formaliste ainsi que le montage complexe et habile (qui rappelle les virtuosismes du style de Resnais). La vie de ce réchappé des camps de concentration est beaucoup plus végétative que lymphatique et l'usurier se laisse progressivement anéantir par... l'usure de sa vie de survivant. L'auteur trouve moins convaincant HIGHT STREET par André Ernotte alors que LES VIOLONS DU BAL de Michel Drach est apprécié pour les trouvailles techniques, telles que les scènes en couleurs pour exprimer la vision subjective de Drach, ainsi que ses souvenirs et les scènes en blanc et noir pour la réalité extérieure contemporaine. Très réussi est l'interprétation de NUIT ET BROUILLARD de Resnais dont le manque d'émotion est attribuée à l'intention du réalisateur de s'adresser « à l'intelligence du spectateur plutôt qu'au ressort facile des larmes de détresse ».

Le troisième chapitre, « Style de tension », est centré sur L'OEUF DU SERPENT de Bergman. L'auteur le trouve réussi parce qu'il « nous tient à une certaine distance de l'horreur et en même temps nous force à regarder ses méthodes ». Parmi les autres films étudiés ici, nous avons KANAL de Wajda, tourné dans les égouts de la capitale polonaise, qui est une tentative de reconstitution du célèbre soulèvement de Varsovie contre les nazis en 1944 qui a laissé peu de survivants. L'AMBULANCE de Janusz Morgenstern, un petit chef d'œuvre oublié, « illustre la manière dont une histoire peut être narrée cinématographiquement utilisant un minimum de moyens ».

Dans le chapitre suivant, intitulé « Humour noir » la pièce de résistance est LE DICTATEUR de Charlie Chaplin. Contrairement à la plupart des films contre Hitler produits après la deuxième guerre mondiale, cette puissante dénonciation d'Hitler, de Mussolini, du nazisme, du fascisme et de la dictature, a été courageusement filmée en l'an 1940. S'il avait circulé un peu plus tôt, aurait-il eu une influence directe contre l'antisémitisme ou la guerre elle-même ? Annette Insdorf a été très généreuse avec PASQUALINO SETTEBELLEZZE de Lina Wertmüller dont on pourrait trouver insultant le traitement accordé à l'Holocauste.

Aux enfants juifs est consacré le chapitre suivant. Il s'agit là d'un sujet parmi les plus délicats, le génocide étant peut-être le crime le plus odieux parmi ceux

commis par les nazis et il est effrayant de découvrir que la France a bien peu bougé pour éviter ce massacre. Parmi les juifs il y a eu ceux qui ont pu se cacher. Dans LE DERNIER METRO Truffaut narre l'histoire d'un metteur en scène théâtral juif qui se cache dans les coulisses lors de l'occupation allemande de Paris, alors que sa femme continue de gérer le théâtre. L'intrigue n'est guère plausible ni le portrait en rose de la vie parisienne sous l'occupation nazi. Le poids et la présence des allemands se fait à peine sentir et on a l'impression que Truffaut se sucie beaucoup plus des rapports psychologiques entre les personnages que de la guerre et de la Résistance.

Le noyau du chapitre « belles évasions » est LE JARDIN DES FINZI CONTINI par De Sica, basé sur le roman homonyme de Giorgio Bassani. On se souviendra que le romancier italien non seulement n'a pas aimé le film, mais a carrément intenté un procès au réalisateur en l'accusant d'avoir trahi non seulement l'œuvre littéraire mais l'histoire

même et d'avoir peu compris les juifs et la ville de Ferrara. Annette Insdorf ne mentionne pas cet incident, qui est cependant important car il peut servir de base à toute une discussion au sujet de la liberté du cinéaste par rapport au texte littéraire original.

Le livre analyse ensuite PORTIER DE NUIT de Liliana Cavani montrant les rapports érotiques pervers entre un officier SS et une survivante des camps de concentration. Bien que la situation soit dégradante il n'en est pas moins vrai que les anciens officiers nazis jouissent dans notre société des mêmes protections mystérieuses qui leur sont assurées dans le film. Aux films de Visconti traitant ce sujet, Insdorf reproche à juste titre de ne pas donner une image réaliste de la psychologie du nazisme et de ses complices, mais de suivre plutôt le penchant de ses obsessions sexuelles et autres.



Le chapitre « Résistance politique » pose le problème crucial de l'attitude à adopter face à la menace nazie. Fallait-il que les juifs ( et les autres ) restent passifs et jusqu'à quel point ? La logique du nazisme n'a guère fait de différence entre les « bandits » qui résistaient et les victimes passives. On dit que 45 millions de personnes ont péri pendant la seconde guerre mondiale. Tous n'étaient pas juifs ni tous les juifs ont disparu. Le processus d'extermination est commencé bien avant 1940. Le poète bien connu Erich Mühsam est mort dans un camp de concentration dès 1934. Il a été assassiné parce qu'il était anarchiste, et, qui plus est, un anarchiste juif. Beaucoup de ses camarades sont morts, alors que d'autres étaient déjà partis en exil ( Helmut Rüdiger, Agustin Souchy, Rudolf Rocker, parmi les plus connus ) alors que quelques uns sont restés et ont commencé à agir dans la clandestinité, comme l'ont fait quelques membres du Parti Communiste ( ainsi qu'on l'a vu dans PLUS FORTS QUE LA NUIT, un film d'Allemagne Orientale par Slatan Dudow dont Annette Insdorf rend compte ). Nous savons combien peu de succès eut cette opposition, mais elle sauva au moins la dignité de la gauche. Qui sait ce qui se serait passé si les bourgeois et les libéraux juifs s'étaient eux-mêmes organisés contre Hitler dès le début, ou, tout au moins, tout de suite après l'assassinat de Mühsam !

Un autre document poignant de la résistance contre le nazisme est le film LA DERNIERE ETAPE de Wanda Jakubowska, elle-même une rescapée des camps d'extermination. Ce chef d'œuvre négligé non seulement est peut-être le meilleur film sur le sujet mais est aussi le premier réalisé par une femme qui connaissait le sujet par expérience personnelle. Les lauriers remportés au Festival de Karlovy Vary l'ont rendu suspect à l'Occident où il a été mal distribué et a vite disparu des salles cinématographiques, victime de la guerre froide entre la fin des années 40 et le commencement des années 50. MEPHISTO de Szabo ( basé sur le roman de Klaus Mann, fils de Thomas ), MR KLEIN de Losey et LE GENERAL DE LA ROVERE par Rossellini, montrent tous le comportement héroïque d'individus qui ont couru des risques ou se sont sacrifiés en solidarité avec les juifs, un fait qui semble ne pas avoir été rare dans la vie réelle ( chacun d'entre nous a rencontré au moins une de ces personnes courageuses et dévouées ).

Le chapitre sur « le sens de culpabilité allemand » parle des tentatives du Nouveau Cinéma allemand de faire face à un passé collectif obsédant. Les résultats en sont différents et ALLEMAGNE,

MERE BLAFARDE de Helma Sanders Brahm, LES ANNEES DE PLOMB de Margaretha von Trotta, MALOU, de Jeanine Meerapfel et LE TAMBOUR de Volker Schlöndorff tombent à divers degrés comme le nazisme était un produit des aspirations banales et vulgaires d'une classe moyenne égoïste. Devant NOTRE HITLER de Syberberg, Annette Insdorf réagit de manière ambiguë. Ne faut-il pas attribuer ses réserves à la prolixité de Syberberg ? Mieux monté, réduit à des proportions plus raisonnables ( la moitié eût été suffisante ) le film aurait pu transmettre son message de la même manière. Long comme il est, il peu devenir monotone et fatigant. Sans doute le but du réalisateur était de mimer Leni Reifensthal, mais sommes-nous vraiment désintoxiqués après une philippique de sept heures ? Quoi qu'il en soit il s'agit d'un film important et intelligent.

La quatrième partie de l'ouvrage ( chapitres 12 et 13 ) portent en exergue un mot de Ralph Ortel : « Environ sept mille allemands servirent à Auschwitz. Ils doivent être autour de moi - mais où ? Et qui ? » Et elle se termine avec une conclusion abrupte de l'ouvrage, contenue en un paragraphe. Fidèle à sa nature française, Insdorf est concise, et avec un goût sûr, elle unit les aspects formels et ceux du contenu. Elle énumère ses préférences : NUIT ET BROUILLARD de Resnais et LA MEMOIRE DE LA JUSTICE d'Ophüls qui « se distinguent des autres films à cause d'une certaine familiarité avec ( ainsi que d'un engagement pour ) le langage cinématographique, aussi bien que pour les événements historiques ». Et l'on ne peut dissenter d'elle quand elle choisit en outre THE PAWNBROKER, LA PASSAGERE, LA FIANCEE, LA DERNIERE ETAPE et MEPHISTO qui « réussissent admirablement à illustrer l'Holocauste, le rendant visible et significatif ».

Que peut-on ajouter à toutes les remarques positives ? Que l'on regrette quelques omissions ? Parmi celles-ci on pourrait mentionner LA MEMOIRE COURTE d'Eduardo de Gregorio ( dont pourtant Annette Insdorf a rendu compte dans THE FRENCH REVIEW ) et les deux films de Philo Bregstein se rapportant à l'Holocauste : LE PASSE QUI VIT ( une biographie de l'historien hollandais Jacques Presser ) et EN QUETE DE L'AMSTERDAM JUIF ( un documentaire sur la vie dans le quartier juif avant et après la seconde guerre mondiale ). Quelques autres films manquent dans la liste d'Insdorf ( MARIAGE DANS L'OMBRE de Kurt Maetzig ; ON L'APPELAIT AMIGO de Heiner Carow ; LE CAS GLEIWITZ de Gerhard Klein ; DES JUGES ET AUTRES SYMPATHISANTS par Axel Engstfeld et A L'EST DE BERLIN par Anton-Martin Frank ) mais il se peut qu'elle ait décidé de les

éliminer pour des raisons qualitatives. De toute façon, non seulement Annette Insdorf a écrit un livre « indélébile » sur le cinéma et l'Holocauste, mais elle a également le mérite d'avoir tissé sur ces films des commentaires pertinents, lucides, précis d'un point de vue technique et esthétique. On lui découvre aussi des talents d'historienne politique ( elle était déjà une historienne cinématographique consommée ) dans le sens qu'elle a attiré notre attention sur quelques faits ignorés ou oubliés par le grand public. Un de ceux-ci était l'interdiction à Chicago, en 1938, du film soviétique LE PROFESSEUR MAMLOCK, historiquement un des premiers consacrés à l'Holocauste, sous prétexte que c'était « simplement de la propagande juive et communiste contre l'Allemagne ». Annette Insdorf attaque non seulement les journalistes, juges et bureaucrates responsables, mais même le dirigeant israélien Stephen Wise du Congrès Juif Américain pour avoir proposé que Peter Bergson, un juif palestinien qui avait établi un Comité d'Aide pour sauver les juifs d'Europe, soit déporté des Etats-Unis à cause des « troubles qu'il causait ». Sans doute Sartre avait-il raison de dire que nous sommes tous responsables. Avons-nous au moins appris quelque chose de l'histoire et de l'expérience ? Si les films et les livres servent à quelque chose, nous devrions désormais être vaccinés contre le péril nazi. Mais sommes-nous prêts à réagir contre toutes les idéologies régnantes, tous les gouvernements, toutes les dictatures ( quelle qu'en soit la couleur ) qui imposent ou proposent l'anéantissement des individus ( juifs ou pas ) ?

Pietro Ferrua

Annette Insdorf : *Indelible Shadows. Film and Holocaust* ( New York, Randon House, 1983, in-8, pp. XVII-234 ).





# ABONNEZ-VOUS

NOM: .....

PRENOM: .....

ADRESSE: .....

.....

CODE POSTAL: .....

VILLE: .....

ABONNEMENT 5 NUMEROS (1 AN): ..... 70 FRANCS

ABONNEMENT 10 NUMEROS (2 ANS): ..... 140 FRANCS

ABONNEMENT DE SOUTIEN (2 ANS): ..... 200 FRANCS

ABONNEMENT MILITANT (5 EXEMPLAIRES PENDANT 1 AN): ..... 300 FRANCS

.....

(AJOUTER 10 FRANCS POUR L'ETRANGER)

LIBELLER LES CHEQUES A: IRL CCP 4 150 95 N LYON

IRL 13 RUE PIERRE BLANC 69001 LYON

# Tout le travail aux travailleurs

**L**e travail constitue dans la pensée de Proudhon un phénomène essentiel et déterminant. Historiquement une filiation ayant été établie entre la pensée anarchiste et celle de Proudhon, un anarchiste doit s'interroger sur cette pensée proudhonienne et sur ses fondements.

## I - DE LA TOUTE PUISSANCE DU TRAVAIL

Pour résumer la pensée travailliste de Proudhon, il faut considérer le travail comme essentiel et déterminant à au moins trois niveaux :

- Le travail définit l'homme en tant qu'homme. Il contient et résume l'idée de l'homme chez Proudhon. Le travail est générique à l'homme. Sans travail, l'homme n'est plus.
- Le travail est la pierre de fondation de tout édifice social. Il fonde la sociologie proudhonienne.
- Le travail est « père et producteur de toute richesse », ce qui lui confère une puissance plus grande que le seul fait de transformer. Le travail est élevé au rang de la création (1). Le travail intervient donc de manière déterminante dans la définition de l'humain, dans l'organisation et l'évolution des sociétés et dans la transformation, la production et la création de toute chose. Une telle puissance interroge.

## II - DU TRAVAIL COMME FACTEUR GÉNÉRIQUE À L'ESPECE HUMAINE

Le travail est défini par Proudhon comme « action intelligente de l'homme sur la matière dans un but prévu de satisfaction personnelle » (2). Une telle définition tend à faire des termes travail et homme, un couple inaltérable.

Le travail comme action intelligente de l'homme fait qu'il ne peut y avoir de travail sans homme puisque le travail est le propre de l'homme, son essence. Le travail contient dans sa définition toute l'idée de l'homme chez Proudhon. De la même façon, il ne peut y avoir d'homme sans travail ou ce ne serait que l'homme inintelligent : « L'homme qui ne sait pas ou ne peut pas se servir d'un outil pour travailler est une anomalie, une créature abortive : ce n'est pas un homme. » (3)

Le travail est le seul critère de séparation entre l'humanité et l'animalité. Proudhon fait du travail le facteur générique de l'espèce humaine. Il rejoint en cela Marx et bon nombre de ses contemporains.

Que la possibilité ou l'impossibilité de se servir d'outils définisse l'humain me conduit à ces quelques remarques :

- Les infirmes et les grabataires ne pouvant se servir d'outils sont-ils des êtres humains ?
- Les nouveaux nés ne pouvant et ne sachant pas utiliser les outils à une fin donnée sont-ils eux aussi des êtres humains ?

## III - LE TRAVAIL COMME DEVOIR DE L'HOMME EN SOCIÉTÉ

Proudhon ne considère l'homme qu'en société, « toute sa puissance est dans la société et dans la combinaison intelligente de l'effort. » (4)

La puissance créatrice et transformatrice à laquelle peut aspirer et aboutir l'homme n'existe que par et dans une sorte de force collective.

Aussi, le travail est-il avant tout « la réalisation créatrice de l'activité collective. Il doit être envisagé comme l'action de la société, prise dans son ensemble. » (Bancal : « Proudhon pluralisme et autogestion »)

Qui s'arrêterait là pourrait se méprendre sur le sens de l'œuvre de Proudhon. La liaison entre le travail et l'activité de la société est plus complexe.

L'activité collective est en grande partie déterminée par le travail puisque par le travail « s'engendre la richesse et la société » (5)

Le travail constitue « la force plastique de la société, l'idée type qui détermine les diverses phases de sa croissance, et par la suite tout son organisme. » (5b)

« Le travail est l'énergie sociale par excellence, la force spécifique qui crée et régit la société. » (Bancal : « Proudhon et l'autogestion »)

Pour Proudhon, la société naît du travail et, sans travail « la société est nulle » (6).

Tout repose sur une tautologie : le travail crée la société donc sans travail il n'y a pas de société.

Proudhon aboutit à cette définition de l'homme : « Dès lors que l'homme travaille, la société est en lui » (7).

Pour exister en tant qu'homme vivant en société, l'humain se voit contraint à travailler.

## IV - LE TRAVAIL COMME NECESSITE BIOLOGIQUE

Si pour être socialement, l'homme doit travailler, de même il le doit physiologiquement. Ce n'est plus alors une contrainte mais plutôt une nécessité organique. « Le travail est nécessaire à la conservation de notre corps, il est indispensable à la conservation de l'esprit. » (8)

Quel individu se risquerait à provoquer un tel dépérissement spirituel et corporel. En introduisant le travail comme donnée physiologique et biologique favorable au bon fonctionnement de notre corps et de notre esprit, Proudhon participe de la falsification par réduction de l'essence humaine. Il force la diversité de la nature humaine pour la comprimer en un seul paramètre qui devient déterminant. Rien dans la physiologie ne permet de justifier les thèses de Proudhon.

## V - LE TRAVAIL COMME DEVOIR DE L'HOMME SOCIALISTE

La pensée de Proudhon est fille de son siècle. Elle reprend le postulat saint-simonien : « l'homme doit travailler ». Le travail devient le fondement de la civilisation socialiste. Le but de Proudhon « n'est pas la révolte, mais l'envahissement de la société par le Travail. » (9)

Un tel but peut surprendre. Comment espérer dans l'envahissement de la société par le travail si sans travail il n'est pas de société ? Cela frise le non-sens à moins que ce Travail, écrit avec une majuscule chez Proudhon, ne soit d'une autre qualité que le travail jusqu'alors rencontré dans le reste de l'œuvre de Proudhon.

## VI - LE TRAVAIL IDEALISE AU SECOURS DES SOCIALISMES

Proudhon connaît bien le travail et son lot de peine, aussi est-il conscient de la nécessité de le rendre attirant et, pour cela, Proudhon imaginera des constructions idéologiques pour rendre plus de panache à la tristesse du labeur quotidien. « Il n'y a qu'un moyen pour pallier et ennoblir cette triste nécessité : c'est de donner au travail, en même temps qu'un but économique, un objet artistique ; c'est en même temps que l'utiliser, de l'idéaliser. » (10)

L'idéalisation du travail c'est : « le masque dont se couvre la dignité humaine, compromise par la pénurie des subsistances. Elle consiste dans l'artifice savant, merveilleux quelque fois, des instruments du travail, dans les transformations sans nombre de la matière ; mais surtout dans leur systématisation harmonique, par laquelle tout le globe est géré, exploité unitairement, et changé de machine de production en objet d'art ; mieux que cela, en instrument d'expérimentation scientifique et de curiosité. Tout travail qui, dans son essence, ne converge pas vers ce but, et qui dans une moindre proportion ne le reproduit pas, est un travail servile. » (11)

L'idéalisation du travail ne peut être effective que si l'auteur part d'un point zéro, la pénurie, et s'il se donne pour point d'arrivée une sorte de paradis terrestre où le travail deviendrait un objet d'art et de science.

Proudhon réclamera l'état de pénurie originelle parce qu'il en a besoin pour d'édification de sa théorie de la toute puissance du Travail.

La pénurie originelle sert :

- à magnifier le travail en le faisant création alors qu'il n'était que transformation : « travailler c'est produire de rien » (12)
  - à expliquer le mouvement de l'homme vers le travail : « Le besoin de subsistance nous pousse à l'industrie et au travail » (13)
- Dans le Capital, Marx effectue une démarche analogue. Il affirme qu'une nature trop prodigue « retient l'homme par la main... elle l'empêche de se développer en ne faisant pas de son développement une nécessité de nature. »

Qu'il faille pousser l'homme à travailler interroge quant à cette soi-disant essence laborieuse que les socialistes lui attribuerent.

## CONCLUSION

Par son idéalisation du travail fondée sur des réductions et des falsifications des origines et de l'essence humaine, Proudhon, contrairement à ses doctes conseils à l'encontre de Marx, ne s'est-il pas enfermé dans un système explicatif qu'il croit absolu ?

La primauté accordée au travail ne dissimule-t-elle pas en fait une volonté de privilégier l'économie politique comme unique modèle explicatif des sociétés et des hommes passés, présents et futurs ?

Pour les anarchistes, la double filiation avec l'affirmation du droit à la paresse d'une part, et avec le travaillisme proudhonien d'autre part, est totalement inacceptable parce que contradictoire.

Dominique Sureau  
(Groupe Benetto)

(1) Dans les Carnets, Proudhon écrira : « Le travail crée de rien comme Dieu » (Carnet n. 1, 70-80, 8 avril 1845).

(2) *Création de l'ordre*, ch. IV

(3) *Ordre* (p. 296-298), cité dans Proudhon « Justice et Liberté » p. 148

(4) *Premier Mémoire*

(5) *Contradictions économiques ch II*

(5b) *Création de l'ordre n. 546 ch VI*

(6) *Création de l'ordre ch iv n. 374*

(7) *Carnets 11 mars 1847*

(8) *Guerre et Paix* p. 327-328

(9) *Carnets n. 1 (97) 8 avril 1845*

(10) *Carnets n. 6 (61) 31 octobre 1847*

(11) *Carnets n. 6 (61-62) 31 oct. 1847*

(12) *Question sociale*

(13) *Guerre et Paix*

## ET SI ON FAISAIT LE BILAN DE L'AVENIR

Chichel Ca changerait, non !  
1986. Législatives : la droite a gagné, la gauche n'a pas perdu (et vice versa).

1988. Mitterrand aurait pu gagner si Rocard s'était présenté contre Giscard qui a battu Barre, permis d'élire Chirac et changé la proportion du mode de scrutin.

1990. Platini prend sa retraite.

1995. Le premier ministre allemand est un écologiste du parti des Verts. Les Pershings sont remplacés par des lances-pierres (nucléaires...).

1996. Le mouvement anarchiste en France, de J. Maitron (Xème édition) reconnaît que les années 80, après un frémissement, ont vu les organisations anarchistes se multiplier, mais les individus se dissoudre.

Oui, bof. Humour facile et mal placé. Mais j'en étais là il y a quelques jours, hésitant entre le désir irrésistible de ranger l'anarchisme au musée des idées d'un autre siècle, et celui non moins irrésistible de participer, de me lancer dans l'ambitieuse ambition qui consisterait à « moderniser l'anarchie » (si tant est que le mot modernisation signifie quelque chose...).

Et je suis tombé sur l'entretien avec Murray Bookchin dans IRL n. 60. Sa brochure « Sociobiologie ou Ecologie sociale » m'était apparue quasiment illisible. Sa conférence à Lyon ne m'avait pas convaincue (il paraissait sur la défensive) et je n'ai pas eu la chance d'être aux rencontres de Venise. Alors ça fait du bien de lire des choses simplement dites et qui recourent ce que je pense (ainsi que d'autres, je l'espère) du mouvement anarchiste. Une seule réserve : son appréciation du fond libertaire américain, et ses analyses sur l'évolution des Etats-Unis. Mais il est vrai que nous avons tous un œil très européen sur cela. Alors laissons-le avoir un œil américain...

Je ne reprendrai pas l'article, il n'y a qu'à le relire. Par contre, je crois que nous avons des leçons à prendre. Il n'est pas question de tirer à boulets rouges sur les « glorieux aînés », que je n'ai d'ailleurs pas lus. Il s'agit surtout de continuer la réflexion, de l'adapter aux changements de la société. Pour moi, libertaire est le contraire de figé. Alors, avançons, même si des erreurs sont faites. On les corrigera, on se cassera la gueule, on recommencera. Mais avançons. C'est la seule façon de faire vivre un anarchisme actuel, et non tourné sur son passé. Il n'y a pas de dogme en matière d'anarchie. Ou alors, je n'ai rien compris, et je serai exclu...

Redevenons sérieux. Et venons-en à IRL. Qui a un rôle très important à jouer dans tout cela, et qui le joue assez bien d'ailleurs. Côté réflexion, c'est chouette. Y'a pas une Vérité, une Ligne, un Crédo. Y'a un échange, une recherche.

Par contre, et on rejoint l'article de Murray Bookchin, il faut que l'on fasse état de nos pratiques. Sinon, on en mourra. Car des pratiques libertaires, il y en a. Même si elles n'ont pas le label de telle ou telle organisation. Même si, peut-être, il n'y a pas (ou peu) de militants libertaires dûment étiquetés dans ces pratiques. Même si ces pratiques se font parfois avec des gens qui n'ont pas nos idées. Même si, pour certains anars, ou libertaires (ou... ou...) il ne peut pas y avoir de pratiques libertaires avant le grand soir. Mais il y a aussi des libertaires qui ne croient plus au grand soir. Quant à la société Anarchiste avec un grand A cerclé, avec des anarchistes libertaires (et rien que des vrais!), c'est de toute façon pas pour nous.

Alors, si on veut redynamiser le mouvement libertaire, expliquons ce qu'on fait. Dans les quartiers, dans les syndicats, dans les écoles, dans les mouvements associatifs, dans les mouvements culturels, dans certains mouvements militants, dans tous les endroits que j'ai oublié, il se passe quelque chose qui a un petit goût (ou un grand?) libertaire. Montrons-le!

Et pour cela, il suffirait que, dans chaque numéro d'IRL, on consacre trois ou quatre pages au compte-rendu d'une expérience passée ou à venir, qui a marché, qui s'est cassée la gueule, ou qui continue. Esquisser une analyse du pourquoi et du comment d'un échec, ou d'une réussite, par rapport à notre recherche libertaire. D'autres lecteurs pourraient intervenir. On échangerait des adresses, des idées, des « trucs » pratiques. Il y aurait des descriptions, des reportages, des débats, etc... Les idées ne manquent pas.

Utopie. Sans doute. Mais question utopie, les anars s'y connaissent. Alors retrouvons nos manches et ramons. Pour cela, il faudra que les lecteurs d'IRL prennent la plume, et se mettent au boulot. Chiche, qu'en pensez-vous?

Et, en même temps, continuons la réflexion, la recherche, afin de « maintenir l'anarchisme vivant en l'adaptant aux changements du monde » (IRL 60, entretien avec Murray Bookchin).

J'ajouterai, pour finir, qu'il ne s'agit pas simplement de la maintenir vivant, mais surtout de se donner les moyens de la faire mieux connaître et apprécier. Et cela ne se fera pas avec des querelles d'organisations, d'orientations, d'analyses historiques. Ça ne se fera qu'en affinant nos réflexions, ainsi qu'en les mettant à l'épreuve des faits par nos pratiques militantes ou tout simplement, par nos pratiques de vie.

Alors, à vos (à nos) plumes.

Jean-Michel, Villeurbanne



A suivre le bla...bla...bla... de Michel Ravelli; dans le numéro 60 d'IRL, nous avions déjà Luciano Lanza « la domination de l'économie ». Arrêtez, s'il vous plaît. Si IRL ne veut aborder les problèmes économiques qu'avec des intellectuels, qu'avec des économistes compétents, qu'il attende d'en trouver ou bien qu'il renonce clairement à être un journal d'expressions libertaires.

Dans son article, Michel Ravelli envoie promener d'un coup de plume « Proudhon et son crédit sans intérêt comme incapable de rompre durablement avec le capitalisme ». N'importe quoi sans aucune esquisse de démonstration.

Pour étudier les causes et les conséquences des prêts à intérêts et le résultat que pourrait avoir la création du crédit gratuit, si vous ne trouvez pas d'intellectuels et surtout aucun économiste de renom, étudions cela entre nous.

Cela est-il possible? Alors que les questions économiques réclament un très haut niveau de compétences que ne peut atteindre une toute petite élite.

Adrien, Bozel (73)

Je profite de mon réabonnement pour vous écrire quelques critiques sur un article passé dans le numéro 57 d'IRL.

A part ça, je prends toujours autant de plaisir à lire IRL, continuez sur votre lancée.

Oui l'article sur le cinéma et l'anarchie m'a laissé perplexe. On dirait que ni la réalisatrice ni l'interviewer ne connaissent bien l'anarchisme. Je sais bien qu'il n'y a pas l'unanimité, loin de là, sur la sécurité en société capitaliste ou anarchiste. Et pour cause, il n'y a eu que très peu de débats ou réflexions sur ce sujet. Ce n'est pas une raison pour ne pas dénoncer la constitution de milice, même non-violente. Car contrairement à ce que dit l'interviewer, toute milice, si elle n'est pas animée d'une conscience révolutionnaire, est vouée à court ou à moyen terme à devenir une nième force de contrôle social et de flicage. Je pensais pourtant que les anarchistes n'avaient pas à défendre n'importe qui ou n'importe quoi. Défendre tout le monde ou n'importe quel bien, fait oublier la société de classe qui est à l'origine des inégalités. Que l'on débâte et que l'on s'interroge sur les moyens qu'emploient les délinquants (grands ou petits) pour arriver à leurs fins, voués à l'erreur et à la récupération, nous est de peu d'utilité, quand on voit les écarts de niveau de vie s'accroître encore. Je pense que dans la société actuelle, la seule solidarité que l'on doit avoir c'est une solidarité de classe avec tous les opprimés, les gens « faibles » (vieux, personnes seules le soir...). Mais cette défense devrait donc aussi s'étendre contre ceux issus de milieux populaires, qui malheureusement n'hésitent pas par leurs actions ou leurs ambitions, à accumuler du fric, au détriment, et souvent par la force contre d'autres opprimés. Mais ce n'est pas une raison pour collaborer avec les institutions juridico-policieres. Là on arrive à un point encore moins abordé dans le mouvement, et pour cause, c'est après l'abolition de toutes les prisons, comment assurer le contrôle et la rééducation de tout comportement violent envers des personnes (meurtres, viols), qui ne seront jamais totalement abolis.

Toutefois, en société anarchiste, ces « brigades non-violentes » pourraient être un exemple d'une population qui assure elle-même sa sécurité, à travers des volontaires révocables à tout moment par la collectivité locale.

En attendant cet heureux événement.

Amitiés à tous  
Hervé, Paris



## ANARCHO-SYNDICALISME ET LUTTES OUVRIÈRES

ANARCHISME  
CONTEMPORAIN  
VENISE 84

Jean Jacques GANDINI

## PA KIN



*Le coq qui chantait dans la nuit*

atelier de création libertaire

- Ce n'est donc pas par hasard si Pa Kin est actuellement poussé sur le devant de la scène internationale. Mais le régime communiste oublie de mentionner à son sujet deux petits détails : les convictions anarchistes, au moins jusqu'en 1949, de l'actuel Président de l'Union des Écrivains, et le fait que TOUS ses romans qui l'ont rendu célèbre ont été écrits AVANT 1949.

C'est donc à cette re-découverte de Pa Kin qu'est ici convié le lecteur.

48 pages, 24 francs

**L'**anarcho-syndicalisme a-t-il encore un avenir ? Ou, sous une autre forme, la lutte ouvrière, le mouvement ouvrier sont-ils encore une voie possible pour une transformation libertaire de la société ?

Daniel COLSON : Anarcho-syndicalisme et pouvoir ; Luis Andres EDO : Syndicalisme révolutionnaire ; Octavio ALBEROLA : Le déclin idéologique et révolutionnaire de l'anarcho-syndicalisme espagnol ; Yvon LE BOT : Le dernier pays de l'utopie ouvrière ? Nicolas TRIFON : Syndicalisme : révolutionnaire dans le socialisme réel ?



Le Colloque international fut l'une des activités les plus importantes de la rencontre ; il eut lieu dans les salles de la Faculté d'Architecture autour du thème *Tendances autoritaires et tensions libertaires dans les sociétés contemporaines*. Le présent recueil contient une partie des travaux individuels présentés au Colloque et il ne recouvre pas la totalité des arguments débattus au cours de deux sessions plénières (L'Etat et l'Anarchie), six tables rondes (Féminisme et anarchisme, Le prolétariat militant, Le communisme d'Etat, Vivre l'anarchie, etc.), huit séminaires et groupes de discussion (Quelle révolution ? Psychanalyse et société, L'eurosocialisme, L'écologie sociale, Guerre et paix, l'Amérique Latine, etc.).

Cette version française paraîtra durant l'année 1985 en quatre petits volumes qui, réunis, formeront un tout représentatif d'un *anarchisme contemporain*, divers et anti-dogmatique, plus préoccupé par la pertinence des questions que par la certitude des réponses, tel qu'il est apparu à Venise en 1984●●●

104 pages, 56 francs